

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LOUIS-VITAL BAUGY

(Suite et fin)

VII

En 1866, le Président Johnson offrit à M. Baugy le poste de commissaire des affaires des Sauvages, qui ne le cède en importance qu'à un portefeuille de ministre. M. Baugy accepta après beaucoup d'hésitations. Il alla donc séjourner à Washington, où il demeura jusqu'à la clôture de la session suivante du Congrès, au commencement de l'année 1867.

On sait que les officiers publics aux Etats-Unis sont censés partager l'opinion du parti dominant, et que le Sénat est appelé à ratifier toutes les nominations aux charges publiques qui sont faites par le Président.

Comme M. Baugy avait toujours combattu au premier rang en faveur des démocrates, il ne pouvait s'attendre aux faveurs d'un Sénat composé d'une majorité républicaine. En effet, sa nomination ne fut pas ratifiée par cette Chambre. Les principaux sénateurs républicains, reconnaissant ses rares talents d'administration, votèrent à contre-cœur contre sa nomination. Ils cédèrent à la pression d'un mesquin esprit de parti, dont on ne saurait trop déplorer les funestes exigences.

Quoiqu'il en soit, M. Baugy ne tenait nullement à rester plus longtemps à la tête de la division des Sauvages. De plus graves intérêts l'appelaient à Saint-Louis, où le parti démocrate réclamait sa présence. "Il s'acquitt, dit l'*Inland Monthly Magazine* de Saint-Louis, une grande réputation dans les quelques mois qu'il passa à la tête de la division des Sauvages ; il fit preuve d'une habileté et d'une intégrité inconnues depuis longtemps dans cette branche de l'administration fédérale."

A l'époque de son entrée en fonctions, la plupart des tribus étaient en guerre ouverte avec les Etats-Unis, par suite de la mauvaise gestion des affaires des Sauvages. A son départ, elles avaient enterré la hache de guerre, le calme et la confiance régnaient partout. C'est le plus bel éloge que l'on puisse faire de son administration.

Cet exemple n'a malheureusement pas été suivi par ses successeurs. Ils donnèrent dans les fautes et les abus du passé. De là, ces guerres sanglantes et presque continuelles avec les Sauvages de l'Ouest, qui ont coûté des millions au trésor américain, mais qui amèneront l'anéantissement de ces malheureuses peuplades, dans un avenir rapproché. Les Etats-Unis semblent poursuivre cette funeste politique de l'extermination des aborigènes, depuis l'administration du président Jackson, avec une cruauté froidement calculée, dont l'histoire leur demandera un compte sévère.

VIII

Deux ans plus tard, le parti démocrate choisit M. Baugy à l'unanimité comme son candidat pour la charge de lieutenant-gouverneur du Missouri. Il refusa la candidature, croyant qu'il valait mieux faire oublier son attitude durant la dernière guerre avant de solliciter de nouveau les suffrages des électeurs.

Peu de temps après, il prit part à la convention du parti démocrate, qui nomma le général McLellan son candidat à la présidence des Etats-Unis, et il prononça, en cette circonstance, un remarquable discours politique, qui fit l'admiration de tous les délégués. En effet, il a figuré au premier plan dans toutes les conventions ou assemblées publiques, où il a été appelé à soutenir la cause du parti démocrate.

Toujours dévoré d'un besoin incessant d'activité, il se fit élire membre du conseil municipal de Saint-Louis. Il devint même président du conseil, et il sut remplir ces fonctions à la satisfaction générale. Sans sa rentrée dans la vie publique, il eût certainement été élu maire de l'importante métropole.

Ce n'était pas le premier témoignage de confiance que la ville de Saint-Louis lui donnait, car il avait déjà été nommé, plusieurs années auparavant, président de la bourse et commissaire des écoles publiques.

Au mois de janvier 1873, M. Baugy fut enfin dignement récompensé des services signalés qu'il avait rendus au parti démocrate.

et au Missouri tout entier. La législature de l'Etat se composa, cette année, pour la première fois, d'une majorité démocrate, et elle élut M. Baugy au poste important de membre du Sénat de Washington, en remplacement de l'honorable F. P. Blair, dont le terme d'office était expiré.

Cette position a de tout temps été enviée par les hommes les plus éminents aux Etats-Unis, et M. Baugy eut l'honneur d'être préféré par son parti à plusieurs autres candidats démocrates très-distingués, tels que le juge Nafton, le gouverneur Woodson et le lieutenant-gouverneur Reynolds. Il fut élu par une très-forte majorité sur le candidat du parti républicain, M. J. B. Henderson. Cette majorité fut de cinq votes dans le Sénat, et de cinquante-quatre dans la Chambre d'Assemblée, soit en tout cinquante-neuf votes.

On peut dire que toute la population du Missouri a applaudi au choix de M. Baugy comme sénateur. Ses adversaires même n'ont pas été les derniers à reconnaître que l'Etat serait dignement représenté par le nouvel élu. Nous le combattons, pouvaient-ils dire comme autrefois un homme politique anglais, en parlant de son célèbre rival, mais nous en sommes fiers.

L'élection de M. Baugy, écrivait le *Times* de Saint-Louis, le 14 juin 1874, au poste le plus honorable que la population pût lui confier, après une lutte très-vive, de préférence à des hommes qui s'étaient acquis une réputation considérable, a été un digne hommage à son habileté, à son intégrité politique, comme une juste récompense des sacrifices de toute une vie dans les intérêts du parti démocrate.

Cette élection comporte une plus haute signification que celle du triomphe d'un parti. Avec M. Baugy a pris place pour la première fois au Congrès de Washington un descendant de ces courageux pionniers canadiens, qui ouvrirent à la civilisation les vastes solitudes de l'Ouest. Noble mais tardive réparation envers une race, qui a tant de titres à la reconnaissance du peuple américain !

IX

Au Sénat, M. Baugy n'a pas tardé à se faire remarquer parmi ce corps d'hommes politiques distingués. Elu à une époque où le parti démocrate était l'infime minorité, il n'a pu sans doute faire triompher ses opinions, mais il n'a jamais craint du moins de les proclamer avec vigueur et habileté. Aussi a-t-il mérité par sa

haute intelligence, par sa loyauté et par sa fermeté de caractère, le respect et la considération de tous ses collègues, amis comme adversaires.

En plus d'une circonstance, M. Baugy a fait preuve d'un talent peu ordinaire comme orateur. Il a mis au service des causes importantes qu'il a cru devoir soutenir, non-seulement une rare facilité d'élocution, mais une grande force d'argumentation. Ses discours prouvent qu'il n'est pas seulement un orateur agréable, ornant son langage d'images vives, pittoresques, de traits historiques, mais qu'il est avant tout un logicien redoutable, pensant et raisonnant avec justesse, découvrant d'un coup-d'œil rapide et sûr le point faible d'un adversaire. Il suffit de l'entendre quelques instants pour sentir que sa parole est mûrie par l'étude, par le raisonnement, par une longue expérience des hommes et des choses, mais qu'elle est surtout l'expression d'un homme honnête et convaincu. Sous tous rapports, il est le *vir bonus dicendi peritus*, dont parle Cicéron.

Ses discours sur les affaires du Sud ont été particulièrement remarquables. S'ils n'ont pas été suivis de résultats satisfaisants, ils ont du moins servi à éclairer l'opinion publique, et à lui faire comprendre que la conduite de l'administration fédérale était propre à créer un abîme infranchissable entre le Nord et le Sud.

On sait la pénible situation faite aux Etats du Sud par la guerre de Sécession. Ils ne semblent avoir échappé à un genre d'esclavage que pour en subir un autre guère plus enviable. Les millions d'esclaves affranchis par la proclamation du Président Lincoln sont devenus les maîtres de la situation. Aussi quel usage font-ils en général de leur autorité? Ils se vengent des blancs en leur imposant un joug intolérable. Comme ils dominent dans plusieurs législatures d'Etat, ils dilapident les deniers publics, frappent d'impôts onéreux la population de race blanche, se livrent en un mot à tous les excès imaginables. Là où les blancs ont voulu combattre leur tyrannie, ils ont été repoussés à coups de crosses et de baïonnettes par les soldats du gouvernement de Washington.

De tous ces Etats plongés encore dans la misère et la désolation, aucun n'a plus souffert peut-être que la Louisiane, qui, on le sait, contient une population française considérable. M. Baugy était trop Français pour ne pas sympathiser chaudement avec ses malheureux frères de la Louisiane, et, dans un discours qu'il prononça au mois d'avril 1874, il plaida chaleureusement leur cause. Il eut des accents inspirés pour intéresser le Sénat en leur faveur, et termina par les paroles suivantes, qui peignent la vivacité de ses sentiments français :

" L'Etat que j'ai l'honneur de représenter dans cette Chambre
 " est une partie du vaste territoire qu'embrassait autrefois la
 " Louisiane. Je suis né dans cet Etat. J'appartiens à la race même
 " à laquelle le traité de 1803 garantissait certains droits. Le
 " même sang coule dans nos veines. Une commune origine, un
 " même sang, me portent donc à m'intéresser plus vivement à
 " cette question qu'aucun autre sénateur. J'éprouve pour les
 " habitants de la Louisiane les sentiments d'un frère qui pleure
 " sur la tombe d'un frère chéri. J'ai été témoin de leurs malheurs
 " alors qu'il ne m'était pas permis d'élever publiquement la voix
 " en leur faveur. Je rencontrai dans cet Etat, le printemps der-
 " nier, le distingué sénateur du Wisconsin, et je l'entendis faire
 " un discours à ce peuple opprimé et subjugué. Mon cœur souf-
 " frit terriblement. Je vis cette noble race,—une race aussi
 " dévouée aux grands principes de la liberté, aussi avancée en
 " civilisation qu'aucun autre peuple de la terre,—je la vis dans un
 " état d'abjecte dégradation, victime de toutes les tyrannies que
 " lui ont valu nos derniers changements politiques et constitu-
 " tionnels."

Un mois plus tard, M. Baugy prononça un autre discours plus
 remarquable, à l'occasion d'une mesure, qui, sous le prétexte de
 protéger les droits civils des citoyens des Etats-Unis, devait porter
 de nouveaux coups aux libertés du Sud et à l'indépendance des
 législatures d'Etat. Il s'éleva avec beaucoup de force contre ce
 projet de loi, et fit un exposé complet de ses vues sur les véritables
 principes qui devraient gouverner la république américaine, de
 manière à sauvegarder les libertés des Etats, tout en donnant l'au-
 torité nécessaire au gouvernement central.

Nous allons citer plusieurs passages de ce discours pour donner
 en même temps une idée du genre d'éloquence de M. Baugy. Ils
 ont surtout trait aux pouvoirs de la législature fédérale et des légis-
 latures d'Etats, à l'esclavage, aux dangers de la centralisation, et à
 la mission du peuple américain.

.....
 " Il ne saurait y avoir de paix, de prospérité et de conservation,
 " avec notre système complexe de gouvernement, que dans une
 " sage distribution de pouvoirs, qui, tout en nous éloignant de
 " la centralisation, du césarisme politique ou de l'impérialisme, ne
 " fasse pourtant pas de nous une république composée de petits
 " Etats indépendants, sans cohésion, sans intérêts communs. Le
 " monde en général tend aujourd'hui à la centralisation, et ce
 " danger est plus à craindre pour nous que tout autre. Je suis de
 " ceux qui croient que nous avons la meilleure forme de gouver-

“ nement possible, que notre gouvernement a été une providence
 “ pour le genre humain, qu’il a répandu d’immenses bienfaits sur
 “ des millions de citoyens, et qu’en continuant de respecter les
 “ droits de ses sujets et en maintenant un sage équilibre entre le
 “ pouvoir central et les Etats, il sera aussi durable que les étoiles
 “ symbolisées par notre glorieuse bannière. Que les étoiles du ciel
 “ représentent bien notre système de gouvernement! Qu’elles
 “ indiquent bien, dans leur mouvement de gravitation, sa beauté,
 “ ses avantages et ses dangers!

“ Les astronomes nous disent que le système solaire qui régit
 “ notre planète, ne maintient son existence et son admirable har-
 “ monie que par un sage équilibre de forces matérielles. Un peu
 “ plus de mouvement centrifuge, et les planètes, les étoiles, iraient
 “ se perdre dans des espaces infinis, dans une obscurité éternelle;
 “ tandis qu’une augmentation de force centripète détruirait les
 “ mondes, en nous rapprochant trop du foyer principal de la cha-
 “ leur du soleil. La terre est comme l’un des Etats de notre répu-
 “ blique, bien constituée, mais non *reconstruite*. Le gouvernement
 “ fédéral est le soleil de notre système politique. Si nous nous
 “ approchons trop de son centre d’attraction, ses feux nous con-
 “ sumeront; d’un autre côté, si nous voulons nous en écarter
 “ complètement, nous irons disparaître dans une obscurité com-
 “ plète. Des politiciens mal avisés voudraient pourtant faire des
 “ Etats américains de simples satellites, des mondes froids, arides,
 “ inhabitables, refléchissant une lumière empruntée.

“ Avant d’aller plus loin, je désire examiner un instant ce que
 “ notre gouvernement a accompli sous l’ancien système, avant
 “ l’adoption des derniers amendements à la constitution. Sous ce
 “ système qui protégeait si bien les droits des Etats, tels que défi-
 “ nis par la constitution, nous avons fait des progrès qu’aucune
 “ autre nation n’a pu encore égaler. Nous avons grandi en
 “ richesse, en gloire, en puissance, au point de faire notre étonne-
 “ ment comme celui de tout le monde civilisé. Le territoire des
 “ Etats-Unis qui couvrait d’abord tout l’espace entre l’Atlantique
 “ et le Mississipi, s’est étendu ensuite jusqu’à l’Océan Pacifique.
 “ Notre population de trois millions a atteint en peu de temps
 “ trente millions. Faibles d’abord, nous sommes devenus forts
 “ au point de compter au nombre des plus grandes puissances du
 “ monde. Aucun gouvernement n’a encore accordé une aussi
 “ grande somme de liberté et de protection que la république
 “ américaine... Le pays tout entier était prospère, et un même
 “ sentiment d’affection fraternelle unissait les citoyens des diffé-

“rents Etats de la république. Les hommes du Sud qui venaient
 “au Nord, y trouvaient des frères, les hommes du Nord qui visi-
 “taient le Sud étaient non moins bien accueillis. Bref, les
 “hommes du Sud, du Nord, de l'Ouest avaient entre eux des rap-
 “ports étroits comme il convient aux membres d'une grande
 “fraternité sociale et politique. Que tout cela est changé !

“ Bien que j'habite un Etat esclavagiste, je n'ai jamais été, dans
 “la véritable acception du mot, un partisan de l'esclavage. Je
 “la regardais comme l'un de ces maux nécessaires que le progrès
 “de l'opinion publique ferait disparaître. La guerre a détruit en
 “un jour ce qui aurait disparu avec une génération ; et, comme
 “toutes les grandes convulsions de la nature laissent derrière
 “elles des traces terribles de la tempête qui les a produites, cette
 “grande révolution dans le système économique du Sud a suscité
 “des crimes et des horreurs sans nombre, et les pauvres nègres
 “qui devaient en retirer tant d'avantages ont souffert plus de
 “maux depuis leur émancipation que pendant leur servitude.

“ Il n'y a pas de doute que l'idée de l'émancipation graduelle
 “des esclaves faisait tous les jours des progrès dans l'esprit des
 “citoyens du Sud. L'Etat que je représente donnait des signes
 “incontestables d'hostilité à l'esclavage. Nous pouvons en dire
 “autant du Maryland. Il y avait un sentiment abolitionniste
 “très-prononcé dans la Virginie. Le système n'avait dans le
 “Delaware qu'une existence nominale, et le même sentiment se
 “faisait jour au Kentucky.

“ L'esprit du siècle est adverse à la servitude de l'homme ; la
 “liberté est l'une des lois non écrites de la civilisation moderne,
 “et ni les peuples ni les individus ne peuvent résister à sa puis-
 “sance. Le monde chrétien est opposé à ce système, et beaucoup
 “de citoyens du Sud comprenaient que l'esclavage était non-seule-
 “ment une source de dommages matériels pour la population,
 “mais un grand mal en soi. Aussi, ce que l'on a fait en un jour,
 “au milieu des horreurs sanglantes de la guerre civile, se serait
 “accompli graduellement et avec des résultats bien moins funestes
 “pour les deux races et pour tout le pays.

“ Mais c'est là un fait accompli. “ Laissons les morts enterrer
 “leurs morts,” et sachons aborder les nouvelles questions qui sont
 “le fruit de cette révolution. L'émancipation portait dans ses
 “flancs une autre mesure très-importante. Elle avait pour but de
 “conférer aux affranchis les droits du citoyen américain. La popu-
 “lation africaine, qui demeure au milieu de nous, ayant conquis
 “ses droits de citoyen, les hommes du Sud étaient disposés à les

“ leur accorder. Je désirais moi-même accorder aux nègres toute
 “ la protection nécessaire. Mais après avoir été esclaves, après
 “ n’avoir guère connu d’autre droit que celui de l’existence, il
 “ valait mieux, dans leur intérêt comme dans le nôtre, qu’ils fus-
 “ sent amenés graduellement à jouir de cette haute prérogative.

“ On a manqué de sagesse en conférant trop soudainement aux
 “ nègres ce noble attribut. Les élever d’une condition servile, qui
 “ avait été aussi celle de leurs ancêtres, pour les mettre tout-à-coup
 “ en possession de leurs privilèges et pouvoirs, a été, selon moi,
 “ une faute politique plus grave qu’un crime. Si la transition eût
 “ été graduelle, et si on eût préparé leur éducation de citoyens
 “ américains, nous ne verrions pas les maux dont nous sommes
 “ aujourd’hui témoins. Les Etats du Sud ne seraient pas dans
 “ une misérable dégradation, qui menace de durer bien des années
 “ encore.

“ Oui, c’est là le grand mal que l’on a causé à la population
 “ blanche comme à la population de couleur. C’est ce qui a valu
 “ au Sud d’être infesté par une tourbe de démagogues audacieux,
 “ sans scrupule et sans vergogues, qui se sont faits les instruments
 “ des hommes de couleur, afin de perpétrer leurs désastreux pro-
 “ jets, dont l’unique résultat fut l’enrichissement des démagogues
 “ et l’appauvrissement de la population blanche ou de couleur.
 “ Tout le pays souffre aujourd’hui de ces abus, et rien ne fait
 “ croire qu’ils puissent disparaître.

.....
 “ Je proteste encore contre ce projet de loi parce qu’il tend à
 “ nous conduire à la centralisation politique, à détruire nos gou-
 “ vernements d’Etat, et à consolider tous les pouvoirs à Washing-
 “ ton, la capitale de la République. Je sais bien que les gouver-
 “ nements européens tendent aujourd’hui à la centralisation ;
 “ mais on ne saurait trouver une meilleure raison pour nous faire
 “ craindre un pareil résultat. L’Allemagne a absorbé les petits
 “ royaumes de la Saxe, de la Bavière, du Wurtemberg, de la
 “ Westphalie, et maints autres petits duchés et principautés, et elle
 “ est parvenue ainsi à faire de la Prusse un grand et puissant
 “ empire. Cet empire est sans doute imposant par son étendue, sa
 “ richesse matérielle, son pouvoir moral ; mais les Etats qui le
 “ composent ont perdu leur indépendance pour ajouter à la gran-
 “ deur du gouvernement central, et le citoyen allemand ne sera
 “ bientôt qu’un esclave instruit. La Suisse en est un autre exem-
 “ ple. Cette confédération s’est maintenue pendant des années,
 “ conservant le feu sacré de la liberté parmi tous ses cantons, quoi-
 “ qu’elle fût environnée de tous côtés par des gouvernements monar-

chiques. Napoléon, le vainqueur de l'Europe, respecta les libertés de ce pays des montagnes ; et, même lorsqu'il se constitua le protecteur de la confédération du Rhin, il ne toucha guère au mécanisme gouvernemental de la république. Le démon de la centralisation a fait son apparition, et les jours de la liberté en Suisse sont comptés. Il se peut qu'elle maintienne encore la forme d'un gouvernement libre, mais l'ancienne république helvétique, qui fut l'admiration des amants de la liberté par tout le monde, éteint aujourd'hui son flambeau, détruit ses propres libertés.

Nous nous laissons entraîner par le même courant. Nous allons hâtivement nous précipiter dans le gouffre qui a vu disparaître tant de républiques. La soif du pouvoir, la passion de l'or, abaissent le niveau des caractères ; la loi organique du pays n'est plus qu'un jouet d'enfant, que l'on peut admirer ou briser à loisir ; les Etats, l'un après l'autre, perdent leur indépendance, et bientôt nous aurons un gouvernement central fort puissant, tandis que nos Etats n'auront plus que le nom ou la forme de républiques.

.....

Cette chambre est saisie à chaque instant de mesures qui ont pour but d'empiéter sur les droits des législatures d'Etat. Eh bien, si nous avons le pouvoir de régler toutes ces questions, nous pouvons nous épargner beaucoup de trouble, bien des élections inutiles ; nous pouvons supprimer nos gouvernements d'Etat, et avant longtemps nous aurons ici un empire puissant à l'instar de la Prusse.

Si le système proposé par un certain nombre de sénateurs doit être adopté, nous pouvons aussi bien en suivre toutes les conséquences, et lui donner un caractère impérial, car nous pourrons du moins obtenir la gloire de cette manière. Si nous avons la gloire en vue seulement ; si nous voulons que le peuple américain acquière une position à nulle autre pareille dans l'histoire par la richesse, la gloire, la grandeur et la puissance ; établissons tout de suite un gouvernement impérial, et l'empire de Charlemagne, comme celui de Napoléon, paraîtra petit comparé à une Puissance tenant dans sa domination tout un continent.

Je suis persuadé que si vous détruisez nos législatures d'Etat et que vous fondiez une grande puissance impériale, elle subjuguera d'abord le continent américain, puis traversera le Pacifique pour conquérir la Chine et le Japon, à l'encontre des anciens conquérants, comme pour donner raison à cette prédiction du poète :

Westward the star of empire takes its way.

“ Mais notre gouvernement n'a pas été fondé dans ce but. Il a
 “ fallu à nos pères faire un long pèlerinage pour trouver ici la
 “ liberté ; il leur a fallu rougir de leur sang et semer de leurs os
 “ le chemin qui les y a menés ; mais ils ne rêvaient pas de con-
 “ quêtes. Ils allumèrent le flambeau de la liberté sur les rives
 “ occidentales de l'Atlantique, afin d'éclairer les opprimés de
 “ toutes les nations, et les attirer ensuite sur nos rivages, où nous
 “ déclarons protéger chaque homme dans sa vie, sa liberté et la
 “ recherche du bonheur. Dieu en rendant l'Amérique libre a
 “ voulu lui donner pour mission de prêcher la liberté au monde.
 “ Tel a été selon moi le but des fondateurs de ce gouvernement.
 “ Ils ont voulu conserver aux Etats tout le pouvoir, tous les droits
 “ souverains, compatibles avec les fonctions du gouvernement
 “ central ; ils n'ont pas voulu les mettre en mesure de se séparer
 “ de la confédération et de la détruire ; ils ont voulu en faire les
 “ membres d'une union indissoluble de sa nature, chacun devant
 “ remplir sa haute mission dans sa propre sphère, indépendam-
 “ ment du gouvernement fédéral. Nous nous éloignons rapidement
 “ du point de départ, et à moins qu'on ne s'arrête dans cette
 “ voie, le gouvernement ne durera que peu de temps. Je ne
 “ conçois pour ma part aucune espérance à ce sujet, et l'action
 “ de ce corps n'est propre qu'à confirmer mes craintes. Aussi, si
 “ le peuple ne s'agit pas à la vue des dangers qui le menacent,
 “ tout est perdu. Les fondateurs de ce gouvernement ont admi-
 “ rablement réussi dans leur tâche, et nous nous sommes énor-
 “ gueillis avec raison de leurs succès. Nous crûmes posséder des
 “ qualités particulières pour maintenir un gouvernement libre,
 “ et il était de mode parmi nous d'affirmer que les autres peuples,
 “ tels que les Français, les Allemands et les Espagnols, sont tout à
 “ fait-incapables de maintenir une république. Nous avons mon-
 “ tré cependant, selon moi, aussi peu d'aptitudes pour maintenir
 “ un gouvernement libre qu'aucun autre peuple qui en ait jamais
 “ fait l'essai. Nous avons été favorisés d'une manière toute parti-
 “ culière par des circonstances inconnues au vieux monde. Nous
 “ n'avions pas d'aristocratie à soumettre, de noblesse à supprimer,
 “ de trône à renverser. Nous étions tous sur le même rang. Il n'y
 “ avait une certaine inégalité que dans la richesse, et notre seul
 “ objet devait être de former une nation indépendante, composée
 “ d'hommes intelligents, actifs et entreprenants.
 “ Les grands hommes qui ont élaboré les lois organiques de ce
 “ gouvernement ont puisé leur sagesse dans les enseignements de
 “ l'histoire. Ils ont étudié attentivement les lois de tous les peu-
 “ ples, anciens ou modernes, et ils ont emprunté aux systèmes

“antiques des Grecs et des Romains, comme aux lois plus récentes
 “des Saxons et des Normands. Ils ont élevé un grand et magni-
 “fique temple à la liberté, dont les piliers et les portiques nous
 “sont venus de Rome et d’Athènes, et qui domine le vaste édifice
 “de la civilisation. La symétrie la plus parfaite règne dans ce
 “glorieux monument, et rien ne prête à la critique, depuis la pierre
 “angulaire jusqu’à celle qui le couronne. Les architectes étaient
 “des hommes sages, les matériaux bons, les ouvriers conscien-
 “cieux, et ils nous ont donné le temple le plus imposant que le
 “soleil ait jamais éclairé. Continuera-t-il d’être la gloire de la
 “gloire de la nation, la lumière du monde, ou bien allons-nous,
 “comme l’aveugle Samson, ébranler ses piliers pour périr au mi-
 “lieu de ses ruines? Non, conservons le glorieux héritage qui
 “nous a été légué, et qui est le fruit de la sagesse et du patriotis-
 “me de nos pères; pansons nos plaies causées par nos luttes intes-
 “tines, au lieu de les rouvrir de nouveau; réprimons les mouve-
 “ments suscités par les haines de parti ou de race; revenons à nos
 “premiers principes; conservons une juste part de pouvoirs au
 “gouvernement central et aux Etats, et cultivons la paix, l’har-
 “monie, la justice et la modération parmi nous, afin que la république
 “américaine soit un bienfait pour son peuple, et la lumière des
 “nations pour tous les siècles à venir.”

M. Baugy a aussi démontré plus d’une fois qu’on n’attaquait pas impunément en sa présence les principes religieux qu’il a appris à chérir et respecter.

A la session de 1875-76, le parti républicain soumit un amendement à la constitution, tendant à prohiber dans toute la république les subventions aux écoles séparées, ce qui aurait eu pour effet d’enlever aux Etats des droits et des pouvoirs garantis par le pacte fédéral, et de détruire le principe même de leur autonomie. L’honorable M. Edmunds, sénateur du Vermont, fut particulièrement violent dans ses attaques contre l’Eglise catholique, le *Syllabus* et l’Encyclique; mais son discours fut victorieusement réfuté par M. Baugy, qui démontra d’abord que l’amendement proposé était un nouvel empiétement sur l’indépendance des Etats, puis que, loin de mériter la censure du parti républicain, le *Syllabus* et l’Encyclique avaient droit à son respect, vu qu’ils ne renfermaient pas autre chose que l’essence des véritables principes chrétiens.

“Dans ce pays, comme dans tous les autres pays, s’écria l’éloquent sénateur, les catholiques sont en faveur d’une parfaite liberté religieuse, et une juste interprétation du *Syllabus* montre qu’il ne contient rien qui ne soit en contravention avec les grands

“ principes de liberté, fondés sur ce que tous les hommes éclairés
 “ doivent reconnaître : “ la loi divine.” Tous les gouvernements
 “ doivent s’appuyer sur cette base pour se maintenir, et celui qui
 “ ne veut pas l’accepter sape et détruit le principe même de la
 “ liberté et de tous les bons gouvernements..... On a parlé de
 “ l’intolérance des catholiques. Eh bien ! n’est-il pas vrai que les
 “ catholiques du Maryland ont été les premiers à déployer la ban-
 “ nière de la liberté religieuse ? Quoiqu’on dise, les premiers, ils
 “ ont proclamé cette liberté au Nouveau-Monde, non pas comme
 “ une concession, comme un compromis, mais parce qu’elle était
 “ conforme à leurs convictions.”

Cet amendement à la constitution proposé évidemment dans le but de faire du capital politique, à la veille des élections générales, ne fut pas adopté, car il ne put rallier la majorité des deux tiers des votes, sagement prescrite par la constitution.

Avec l’esprit pratique qui le caractérise, M. Baugy a pris une part active à plusieurs débats importants sur des questions de finances, de tarif, de banque, de canalisation, de chemins de fer. Les connaissances précieuses dont il a fait preuve sur ces différents sujets, ont agréablement surpris tous ceux qui l’ont entendu. En plus d’une circonstance, il a fait voir avec beaucoup de force la nécessité d’améliorer la navigation des grandes rivières de l’ouest, de manière à offrir des communications faciles jusqu’à l’Océan.

Entre autres mesures, il a fait passer une loi pour obliger la Compagnie du chemin de fer Pacific-Union de correspondre avec le Kansas-Pacific, afin de donner à Saint-Louis une ligne de communication directe, par Denver et Cheyenne, avec la Californie et la côte du Pacifique.

Personne mieux que lui ne connaît les besoins de l’Ouest, aussi le regarde-t-on comme le véritable représentant des intérêts de cette vaste contrée.

X

Fondée par des Français et habitée longtemps par une population canadienne relativement considérable, la ville de Saint-Louis est devenue aujourd’hui presque entièrement américaine, grâce à l’émigration étrangère. Elle conserve cependant encore l’empreinte de sa première origine. Les Français y sont assez nombreux, et parmi les descendants des anciens colons, on trouve un je ne sais quoi de distingué, de poli, comme un reste de la vieille

urbanité, qui s'est cantonnée dans ce centre populeux de l'Amérique. (1)

M. Baugy est resté aussi Français qu'on pouvait le désirer dans un pareil milieu. Il a gardé du Canada le meilleur souvenir, et il lui porte le plus vif intérêt. Lorsqu'il visita le pays, il y a quelques années, il remarqua avec plaisir le soin jaloux avec lequel nous conservons nos traditions nationales. Les noms des colons, leurs mœurs, leur langage : tout lui rappelait le souvenir de la petite ville de Sainte-Geneviève, qui a conservé une physionomie si profondément française. Il suit d'un œil attentif notre mouvement politique, religieux et intellectuel, et il croit notre population appelée à jouer un grand rôle dans l'histoire de ce continent.

Quoique forcé par sa position de parler presque toujours un idiome étranger, M. Baugy n'a pas oublié la langue de ses ancêtres. Il se fait gloire, au contraire, de pouvoir s'exprimer très-facilement dans sa langue maternelle. Ceux de nos compatriotes qui ont pu l'entendre au Sénat de Washington n'ont pu s'empêcher de remarquer que l'accent de l'orateur trahissait son origine canadienne.

A une grande réunion des anciens colons du Missouri, tenue à Saint-Louis, le seize septembre 1874, M. Baugy crut devoir saisir cette occasion pour montrer que les pionniers de cet Etat sont des Canadiens-Français, et il parla de son respect pour la mémoire de ses ancêtres. Nous ne pourrions mieux faire connaître ses sentiments, qu'en reproduisant quelques passages du discours qu'il prononça en cette circonstance.

« Les premiers colons de la vallée du Mississipi, dit-il, étaient des Français qui n'étaient pas, cependant, originaires de France.

« La traite des pelleteries devint à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, un objet de grande importance commerciale, et les Canadiens, les premiers, s'adonnèrent à ce trafic. Le Canada était alors sous la dépendance de la France, qui en conserva la possession jusqu'au traité 1763.

« Les Canadiens sont donc les premiers pionniers du pays. Ils s'établirent sur la rive est du Mississipi, et fondèrent les villes de Cahokia, Prairie-du-Pont, Prairie-du-Rocher, Kaskaskia et le fort Chartres. Ils allèrent se fixer de l'autre côté du fleuve, vers la fin du dix-huitième siècle seulement, croyant que cette région appartenait encore à la France, quoiqu'elle eût été cédée à l'Espagne par le traité de 1763.....

(1) *Le Monde Américain* par Louis Simonin.

“ Lors de l’organisation de la Louisiane, en 1803, par M. Jeffer-
 “ son, la population était, je puis dire, entièrement française. Mais
 “ peu de temps après l’annexion de cet Etat, une émigration consi-
 “ dérable partie de la Virginie, du Kentucky, de la Caroline du
 “ Nord et du Tennessee, vint s’établir dans les comtés de Nouveau-
 “ Madrid, Cap-Girardeau, Sainte-Geneviève, Saint-Louis et Saint-
 “ Charles..... La vallée de Platte, dont le véritable pionnier fut
 “ Joseph Robidou, un vieil ami de ma jeunesse, fut ajoutée ensuite
 “ à notre Etat, et grand nombre d’émigrants vinrent coloniser les
 “ magnifiques terres des comtés de Holt, Atchison, Nodaway.....
 “ Ces émigrants étaient certainement supérieurs aux premiers
 “ colons sous beaucoup de rapports. Ils quittèrent leur pays pour
 “ se fixer ici après avoir acquis de l’aisance et de l’instruction :
 “ avantages inconnus aux premiers..... Chaque génération
 “ a sans doute sa part de devoir : la nôtre a pour mission de trans-
 “ mettre à la génération future le riche héritage que nos pères
 “ nous ont légué, dans l’ordre politique comme dans l’ordre moral
 “ et social. Aussi devons-nous faire tout en notre pouvoir pour
 “ conserver intacts les noms respectés des braves ancêtres dont
 “ nous descendons.....

“ En terminant, laissez-moi vous dire quelques mots qui ne
 “ sont personnels. La population de cet Etat m’a fait l’honneur
 “ de me confier le poste le plus important auquel il lui fut possible
 “ de m’élever. Un siège au Sénat : c’est assurément l’une des
 “ positions les plus honorables que puisse ambitionner un citoyen
 “ dans ce pays ou dans tout autre pays.

“ Lorsque j’ai été nommé à cette charge, j’ai senti que la mesure
 “ de mon ambition était pleine, et que le rêve d’une longue vie
 “ allait se réaliser. Aussi ai-je éprouvé un profond sentiment de
 “ reconnaissance envers la génération actuelle, qui a choisi dans
 “ mon humble personne un descendant des premiers chasseurs et
 “ colons de cette partie du Nouveau-Monde.

“ Au nom donc de mes ancêtres, les anciens chasseurs de l’Ouest,
 “ qui ont laissé dans mon cœur et dans mon âme un souvenir
 “ vivace de leurs humbles et primitives vertus, je remercie la gé-
 “ nération présente de ce grand acte de générosité envers l’un de
 “ leurs descendants.”

Ces nobles paroles peignent M. Baugy mieux que nous ne pour-
 rions le faire. Vraiment, celui qui a pu énoncer de pareils senti-
 ment doit être doué d’un cœur généreux et d’une âme grande
 et élevée.

M. Baugy est de plus allié à l’une des familles canadiennes les

plus importantes de Saint-Louis. Il a épousé, en 1836, l'une des filles de M. Bernard Pratte, riche négociant, qui pendant longtemps forma partie de la fameuse compagnie de traite de Chouteau, Pratte et compagnie. Le père de M. Bernard Pratte naquit au Canada, et émigra, vers 1765, dans le Missouri. Il avait une sœur, qui épousa un Canadien du nom d'Augustin Dubuque. Mme Baugy est la sœur du général Bernard Pratte, l'un des citoyens les plus riches et les plus estimés de Saint-Louis, dont il a été maire pendant plusieurs années.

M. Baugy a hérité de ses ancêtres leur esprit de foi. C'est un croyant aussi fervent qu'éclairé. Il n'est pas de ceux qui semblent être d'avis que les agitations de la politique, les luttes du forum ou de la tribune, le tumulte des affaires sont incompatibles avec la pratique des devoirs religieux. Toujours il a porté un vif intérêt à tout ce qui concerne la religion catholique. La procession de la Fête-Dieu à Sainte-Geneviève, ayant amené des difficultés, à cause de l'hostilité des protestants, il obtint de l'évêque de Saint-Louis la discontinuation de cette cérémonie religieuse.

Les œuvres de bienfaisance ou de charité ont constamment reçu de lui un généreux appui. Aussi compte-t-il au nombre des membres les plus actifs de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, cette institution admirable dont la bienfaisante influence se répand aujourd'hui dans le monde entier.

Il est presque inutile d'ajouter que M. Baugy mène une vie très-laborieuse. La représentation d'un Etat aussi vaste que le Missouri pourrait seule occuper le temps d'un homme moins actif, mais tout en donnant une attention soutenue aux affaires publiques, aux intérêts de parti, il sait encore surveiller les importantes exploitations industrielles dans lesquelles il est engagé, entre autres, celles de mine de plomb.

Son physique est imposant. Sa physionomie, encore plus que l'accent de son langage, porte l'empreinte de son origine canadienne. Son teint est brun, son front bien développé, ses yeux vifs et pénétrants, ses cheveux très-noirs et légèrement argentés par plus de soixante hivers. Il doit à la sobriété et à la régularité de ses habitudes de jouir d'un tempérament robuste, que ni les agitations de la politique ni l'accablement des affaires n'ont pu altérer.

L'homme privé est au niveau chez lui de l'homme public. Sa famille a toujours été l'objet de sa plus vive sollicitude, et il a su lui assurer une position honorable et indépendante. D'un commerce agréable, d'un accès facile, d'une intégrité irréprochable, il a mérité le respect général. Ses relations sociales sont néces-

sairement très-étendues, et il exerce une large hospitalité exempte de faste.

M. Baugy est encore dans toute la force de son talent et la pleine maturité de son intelligence. On a raison d'attendre encore beaucoup de lui, aujourd'hui qu'il est placé de manière à pouvoir donner un plein essor à ses hautes aptitudes pour la politique. Il a pris tout d'abord une position trop saillante au Sénat de Washington pour qu'il n'attache pas son nom à quelque débat ou mesure de haute importance. Avec la faveur dont il jouit auprès de son parti, il peut certainement aspirer aux plus grandes dignités, quoiqu'il ait déclaré que sa nomination comme sénateur des Etats-Unis avait rempli la mesure de son ambition.

JOSEPH TASSÉ.

L'AVEUGLEMENT SCIENTIFIQUE

PAR LE R. P. IGNACE CARBONELLE, S. J.

Docteur ès-sciences physiques et mathématiques, à Bruxelles. (INÉDIT!)

INTRODUCTION.

Le rôle social de la science a, de nos jours, singulièrement grandi. A d'autres époques sans doute les recherches des savants ont ouvert la voie à des applications d'une portée considérable, et malgré les innombrables merveilles suscitées autour de nous par la vapeur et l'électricité, on peut se demander si ces merveilles surpassent en importance pratique les applications plus anciennes comme la découverte du nouveau monde, l'ouverture d'une voie maritime vers l'extrême Orient, l'invention de la poudre à canon, ou même en remontant plus haut, jusqu'au berceau des civilisations, les premiers essais de l'agriculture, du commerce et de l'industrie. Mais si, dans le passé, la science a rendu parfois des services éclatants à la société, elle ne l'a fait qu'en descendant, pour ainsi dire, des régions théoriques qu'elle occupe naturellement, pour s'appliquer à des arts qui lui sont inférieurs.

Au contraire, la valeur sociale qu'elle a, pour la première fois, conquise dans notre siècle, ne lui est échue que dans le voisinage des plus hauts sommets qu'elle puisse atteindre. Sur plus d'un point de son domaine, elle s'est emparée de positions élevées, inaccessibles, aujourd'hui solidement occupées et pour toujours, d'où elle découvre, d'où elle éclaire même de vastes étendues dans le domaine limitrophe de la philosophie.

La science ne s'occupe que des phénomènes matériels ; la philosophie se réserve les phénomènes intellectuels et les causes substantielles de tous les phénomènes. Elles peuvent donc souvent se mouvoir l'une et l'autre sans se gêner ; mais elles peuvent aussi se rapprocher jusqu'au contact. Ce rapprochement s'est accompli de nos jours.

Pour porter la lumière dans l'immense chaos qu'elle avait à débrouiller, la science a été forcée de subordonner ses phénomènes entre eux, de reconnaître dans les uns de simples effets dont les autres sont les causes ; et, en procédant ainsi, elle a peu à peu réduit les phénomènes compliqués à n'être que des résultantes de phénomènes plus simples. De cause en cause, d'explication en explication, elle en est presque arrivée au terme de son analyse, aux phénomènes atomiques, qui sont les éléments et les causes de tous les autres, et qui sont eux-mêmes tellement élémentaires qu'il ne semble plus possible de les analyser. Tout se réduit, ou doit se réduire à des translations de points matériels, régies par les lois simples et générales de la dynamique. Tous les phénomènes matériels, ramenés ainsi à leurs derniers éléments se révèlent à nous comme n'étant que des actions. Il ne reste plus qu'à les rattacher aux agents correspondants, c'est-à-dire à leurs causes substantielles, et l'on arrive ainsi jusqu'au domaine de la philosophie.

Là aussi se dresse la grande question de leur cause première et de la création.

Elle se présente encore ailleurs. L'étude des phénomènes atomiques a révélé certaines lois d'une grande généralité, qui s'étendent à l'univers entier, et qui jettent déjà peut-être quelques lueurs sur le plan et la destinée de cette œuvre immense. Comment s'occuper du plan et de la destinée de la construction, sans songer à l'intelligence et à la volonté de l'architecte, c'est-à-dire du Créateur ? Cette destinée du monde n'élève-t-elle pas naturellement nos esprits jusqu'à la Providence qui non-seulement l'a conçue, mais en a marqué toutes les étapes et assuré l'accomplissement ?

Quel est dans ce plan le rôle de notre liberté ? Quelle influence pouvons-nous exercer sur les décrets de cette Providence ? Quelle peut être l'efficacité de la prière dans le monde matériel ? Qu'est-ce que le miracle ? Les questions se présentent en foule. Sans doute ce n'est pas à la science qu'il appartient d'y répondre, c'est à la philosophie. Mais puisque le savant, tout en restant sur son propre terrain, se trouve pour ainsi dire forcé de les poser, il est clair, qu'ici encore, il est arrivé à l'un de ces sommets d'où l'œil pénètre au loin dans le pays voisin.

En voici un troisième. Les phénomènes matériels se réduisent tous à des mouvements régis par les lois de la dynamique. Il en est cependant qui ne sont pas exclusivement régis par ces lois. Ainsi, la conscience nous apprend invinciblement, à chaque instant, que dans nos mouvements, dans nos sensations même, il y a quelque chose de libre ; que dans ces phénomènes tout n'est pas déterminé, comme dans ceux que l'on étudie ordinairement en mécanique, par les équations différentielles du mouvement et par l'état initial. Nos actions matérielles ont donc un principe tout différent de ces agents mécaniques et soumis à la nécessité que nous appelons les atomes. Cette exception s'étend-elle à d'autres phénomènes matériels ? Comprend-elle, par exemple, tous ceux que l'on nomme vitaux ? Les animaux, les végétaux ont-ils tous un principe vital distinctif de leur organisme ? Ici, on le devine, la philosophie et la science se mêlent presque nécessairement ; car par sa nature, ce principe, s'il existe, appartient à la philosophie ; et d'autre part, nous ne pouvons le rechercher et l'étudier, que par l'expérience et par l'observation des phénomènes qui appartiennent à la science.

Les progrès de la physiologie, science toute moderne, soulèvent à leur tour d'autres questions mixtes. Quelles sont les relations du principe vital et de l'organisme ? Quelles sont leurs influences mutuelles ? En quoi consiste l'union de l'âme et du corps ? Et encore, si les animaux produisent, comme les hommes, des actes matériels régis par d'autres lois que celles de la mécanique, quelle est la différence essentielle entre le principe immatériel des uns et celui des autres ?

Toutes ces questions, et d'autres encore que nous exposerons plus loin, surgissent aujourd'hui d'elles-mêmes à la suite de recherches réellement et purement scientifiques. C'est là un fait que l'on peut appeler nouveau dans l'histoire des sciences. Si quelque chose d'analogue a pu parfois se produire exceptionnellement dans les siècles passés, jamais à aucune autre époque ces grandes questions ne se sont ainsi dressées sur la route naturelle du savant, toutes à la fois, précises et obstinées. C'est à ce fait que la science doit aujourd'hui la plus grande part de son importance sociale. Il est aisé de le reconnaître.

Les applications industrielles, agricoles, commerciales de la science ont sans doute une valeur considérable pour la société. Elles ont réalisé partout autour de nous des progrès incroyables. Loin de les méconnaître, ou de les rabaisser, remarquons en passant qu'elles sont une des deux raisons de la faveur accordée par l'Eglise aux études scientifiques. La première constitution dogmatique du concile du Vatican nous l'affirme, " l'Eglise leur vient en

“ aide et les encourage de bien des manières ; car elle n'ignore pas, elle ne dédaigne pas les avantages qui en résultent pour la vie des hommes. (1) ” Mais la grande raison de cette faveur est précisément le lien naturel qui rattache la science à la philosophie ; et cette raison nous est immédiatement donnée comme plus puissante encore que la première : “ Bien plus, l'Eglise reconnaît que venant de Dieu, le maître des sciences, leur emploi régulier doit, avec le secours de la grâce, nous ramener à Dieu. (2) ”

Dire que le science nous conduit à Dieu, n'est-ce pas proclamer qu'elle éclaire ces parties de la philosophie spirituelle et religieuse qui traitent de la nature de l'homme, de l'existence de Dieu et de nos rapports avec lui ? N'est-ce pas aussi reconnaître le pouvoir qu'elle peut exercer sur l'intelligence et sur la volonté ? Nous venons d'indiquer sommairement quelques-uns des sujets philosophiques sur lesquels elle jette ses reflets ; il faut aussi nous rendre compte de l'influence qu'elle exerce.

Les systèmes philosophiques ont pu à diverses époques passionner leurs partisans, créer des écoles florissantes et se répandre même quelque peu au dehors ; mais ils n'ont jamais remué directement la société que dans ses couches supérieures, qui sont de beaucoup les moins nombreuses. Les couches inférieures, les grandes masses de l'humanité y sont restées profondément indifférentes. Les religions positives, dogmatisant avec autorité, ont pu seules jusqu'ici les pénétrer de leur enseignement. Le christianisme lui-même ne leur a fait recevoir ses dogmes sublimes que par le miracle, le sacrifice et la vertu, c'est-à-dire par l'autorité. Eh bien ! cette autorité, cette popularité qui manque à la philosophie, la science la possède aujourd'hui dans une grande mesure. Elle le doit à l'éclat de ses succès, à la juste réputation de ses méthodes, à la grande importance de ses applications. On se moque encore des savants, mais on croit à la science. Cette foi scientifique a pénétré profondément ; souvent même elle se montre d'autant plus robuste qu'elle est moins éclairée.

C'est là de nouveau un grand fait qui se produit pour la première fois de nos jours, et avec lequel nous devons compter. Sans doute, la religion chrétienne n'a pas besoin, pour conserver la foi des peuples, pour continuer à la conquérir, d'emprunter la popu-

(1) Quapropter tantum abest, ut Ecclesia humanarum artium et disciplinarum culturae obsistat, ut hanc multis modis juvet atque promoveat. Non enim commoda ab iis ad hominum vitam dimanantia aut ignorat aut despicit. (Constitut. de Fide catholica. Caput IV.)

(2) Fatetur imo eas, quemadmodum a Deo, scientiarum Domino, profectae sunt, ita si rite pertractentur ad Deum, juvante ejus gratia, perducere. (Ibidem.)

larité fort inférieure de la science; elle s'en est passée pendant dix-huit siècles, et pourrait s'en passer toujours. Mais Dieu ne veut pas qu'elle s'en passe; et l'Eglise, son interprète, semble en avertir le monde dans les paroles mêmes que nous citons plus haut.

D'ailleurs, l'histoire a sa logique, et les deux faits nouveaux que nous venons de signaler en ont amené un troisième en face duquel les chrétiens ne peuvent plus hésiter.

De tout temps, les grandes vérités sur lesquelles repose toute moralité humaine, l'existence de Dieu, la providence, l'immortalité de l'âme, le libre arbitre, ont rencontré des contradicteurs passionnés ou perfides. C'est que, d'un côté, ces thèses, dont la preuve est en nous, s'affermissent très-souvent avec un empire irrésistible au fond de notre sens intime, et que, d'un autre côté, elles sont souvent gênantes pour la faiblesse humaine. Impérieuses et gênantes, il n'en faut pas plus pour qu'on les déclare tyranniques, pour qu'on commence à les haïr et à se révolter contre elles. Depuis que l'homme est sur la terre, cette révolte a toujours grondé, et de toutes les passions aveugles qui se disputent son pauvre cœur, la haine de la vérité est bien la plus aveugle et la plus fanatique.

Au fond, elle est aujourd'hui ce qu'elle a toujours été; et pour le prouver, nous n'avons qu'à traduire ici quelques lignes de l'Ancien Testament. Les tristes paroles rapportées au second livre de la Sagesse sont encore aujourd'hui dans la bouche de tous les matérialistes; la forme elle-même n'a pas vieilli, et les images en sont encore modernes :

“ Il ont dit en eux-mêmes dans leurs fausses pensées : la vie est courte et fatigante; point de guérison à la mort, et l'on n'a vu personne revenir de l'autre monde. Car nous sommes nés du néant, et nous serons ensuite comme si nous n'avions pas existé. En effet, le souffle de nos narines n'est qu'une fumée, la pensée n'est qu'une étincelle qui remue notre cœur; quand elle sera éteinte, notre corps s'en ira en poussière, notre esprit se répandra comme un gaz léger, notre vie passera comme la trace d'une nuée; elle se dissipera comme un brouillard qui se retire devant les rayons du soleil, chargé de sa chaleur. Notre nom obtiendra l'oubli du temps, nul ne gardera le souvenir de nos œuvres; car nos années passent comme une ombre; pas de retour après la mort; la tombe est scellée, nul n'en revient.” (1)

(1) *Dixerunt enim cogitantes apud se non recte: exiguum et cum tædio est tempus vitæ nostræ, et non est refrigerium in fine hominis, et non est qui agnitus sit reversus ab inferis; quia ex nihilo nati sumus, et post hoc erimus tam-*

Et n'est-ce pas contre l'athéisme plus ou moins scientifique de nos positivistes que sont écrites les paroles puissantes du même livre ? " Ils sont bien peu de chose tous ces hommes qui ne possèdent pas au fond la connaissance de Dieu, qui, dans les biens apparents, n'ont pas pu découvrir le bien réel, et qui regardent l'œuvre sans reconnaître l'ouvrier. Le feu, le vent, l'air mobile, la sphère des astres, l'eau sans bornes, le soleil et la lune, voilà ce qu'ils ont pris pour des dieux qui régissent le monde. Mais si la beauté de ces choses leur a semblé divine, que n'aperçoivent-ils la beauté de Celui qui en est le maître ; car c'est l'auteur même de la beauté qui a fait toutes ces choses. Et s'ils en admirent la force et la fécondité, qu'ils en concluent donc la force plus grande encore de leur auteur. Car par la grandeur et la beauté de la création, ils pourront voir et connaître le Créateur... Ils ne sont pas excusables ; car si leur science leur a permis d'apprécier l'univers, comment n'ont-ils pas su en découvrir le maître ? " (1)

Aujourd'hui encore, comme il y a deux mille ans, on nous dit, avec M. Tyndall, que nous devons " nous dissoudre comme les bandes d'un nuage matinal dans l'azur infini du passé." Aujourd'hui encore, on nous dit avec M. Littré : " Nous ne savons rien sur la cause de l'univers et des habitants qu'il renferme ; ce qu'on en raconte ou imagine est idée, conjecture, manière de voir." Ce n'est donc pas dans les thèses qu'il y a progrès ; mais voici où je trouve encore le changement.

C'est au nom de la science qu'on les affirme, de la science, qui, aujourd'hui, a conquis le droit de parler sur ces grandes choses ; et l'on communique ainsi à ces erreurs une puissance qu'elles n'ont jamais eue, qu'elles n'ont jamais pu avoir dans les siècles précédents. Ce n'est pas, il est vrai, la première fois que la révolte se

quam non fuerimus ; quoniam sumus flatu est in naribus nostris ; et sermo scintilla ad commovendum cor nostrum, et spiritus diffundetur tanquam mollis res, et transit vita nostra tanquam vestigium nubis, et sicut nebula dissolvetur, quæ fugata est radiis solis, et a colore illius aggravata ; et nomen nostrum oblivionem accipiet per tempus, et nemo memoriam habebit operum nostrorum, umbra enim transitus est tempus nostrum, et non est reversus finis nostri ; quoniam consignata est et nemo revertitur. Sap. II.

(1) Vani autem sunt omnes homines in quibus non subest scientia Dei ; et de his, quæ videntur bona non potuerunt intelligere eum qui est, usque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex ; sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum ærem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem et lunam, rectores orbis terrarum deos putaverunt. Quorum si specie delectati, deos putaverunt ; sciant quanto his dominator eorum speciosus est ; speciei enim generant ab illis, quoniam qui hæc fecit, fortior est illis ; a magnitudine speciei et creaturæ, cognoscibiliter poterit creator horum videri. . . . Iterum autem nec hic debet ignosci ; si enim tantum potuerunt scire, ut possent estimare sæculum, quomodo hujus Dominum non facilius invenerunt ? Sap. XIII.

donne pour une revendication des droits de la science; nous en verrons bientôt un autre exemple remarquable, et d'ailleurs cette jactance est trop naturelle pour être tout-à-fait moderne. Mais elle n'était jadis qu'un fait exceptionnel, et de plus sans conséquence; car cette pauvre science était alors ridicule et sans autorité. Aujourd'hui l'exception est devenue la règle générale. On trouverait difficilement un seul athée, un seul matérialiste, quelque ignorant qu'il puisse être, qui ne se dise et ne se croie un champion de la science moderne. Ouvrez au hasard un journal irréligieux quelconque; vous êtes à peu près sûr d'y rencontrer cette confiance et cette affirmation. Il vous sera sans doute impossible de ne pas voir le "petit bout d'oreille;" vous vous direz que ces journalistes sont athées pour le plaisir de l'être, qu'ils sont matérialistes, comme on l'était il y a deux mille ans, pour des raisons fort peu scientifiques; *ex cæcavit enim illos malitia eorum.* (1) Mais il vous sera également impossible de ne pas reconnaître, dans leur charlatanisme aux cent bouches, un grave danger pour la société. Tout charlatan trouve des dupes; et ici les dupes sont d'autant plus nombreuses et d'autant plus à plaindre, qu'on les trompe au nom d'une science qu'elles estiment à bon droit sans pouvoir la contrôler, et qu'on peut, en les trompant, se couvrir d'autorités scientifiques.

Car, il faut bien en prendre son parti, il y a des savants attachés à cette triste besogne. Bornons-nous ici à constater le fait, et ayons qu'il est difficile de l'expliquer. Nous disions tout-à-l'heure que la science moderne éclaire sur plusieurs points les questions philosophiques; comment ce supplément de lumière produit-il de l'obscurité? Quoi! c'est vous qui portez le flambeau, et vous n'y voyez pas! Vos yeux sont-ils de ceux que la lumière aveugle? Au dire d'Aristote, l'œil de notre intelligence ressemble parfois à celui des hiboux, qui ne voit bien que dans la nuit. Nous savons tous que ce phénomène de l'éblouissement n'est pas rare en métaphysique, où les choses les plus claires et les plus éclatantes sont parfois celles qu'on distingue le moins. En est-il de même pour certains hommes dans les questions qui nous occupent? Cela n'est pas impossible, et ce serait un cas de la maladie intellectuelle dont le nom sert de titre à cet article. Mais ce qui est aussi possible, c'est que la science nous aveugle moins par la vive lumière qu'elle projette que par l'orgueil qui l'accompagne. *Scientia inflat,* (2) dit Saint-Paul. Or, d'un côté l'orgueil est au

(1) Sap. II.

(2) I. Cor. VIII.

fond de cet esprit de révolte contre Dieu et contre la vérité, d'où procèdent ordinairement l'athéisme et le matérialisme; et d'un autre côté l'orgueil est une des passions qui nous aveuglent le plus aisément. Saint-Augustin le reconnaît pour lui-même avec une image énergique qui rappelle la parole de Saint-Paul : *Nimis inflata facies mea clauderat oculos meos* (1). Terrible châtement, qui aux exaltations injustes de l'orgueil, fait bientôt succéder, comme nous le rappelait naguère le docteur Lefebvre, les plus incroyables abaissements. " Il n'y a pas longtemps que les pan-théistes allemands disaient à l'humanité: Nous sommes des dieux! S'ils s'étaient retournés, ils auraient vu derrière eux d'autres savants, accourant sur le char du progrès, et criant avec Vogt: Nous sommes des bêtes." (2) Quelle que soit d'ailleurs l'explication de cette infirmité intellectuelle, on n'en peut nier l'existence, et, puisque nous avons à nous en occuper, nous pouvons sans injustice lui donner son vrai nom d'*aveuglement scientifique*, qui la caractérise et qui rappelle son origine.

Après ce que nous avons dit des grandes découvertes théoriques de la science moderne, et de la popularité qu'elle doit à ses succès, il est évident que cet aveuglement est un grand danger social. Le vertige qu'il engendre est contagieux, et bien que formé sur les hauteurs, il descend jusqu'aux plus basses régions. Là, son pouvoir destructeur devient immense, car l'impitoyable logique des passions populaires ne recule devant aucune énormité. C'est à la religion seulement qu'on en voulait; c'est l'ordre social tout entier qu'on a compromis. " On a beau faire, dit Mgr Dupanloup, l'existence de Dieu, l'existence et l'immortalité de l'âme, la loi morale, la liberté et la responsabilité humaine sont les bases primordiales et profondes, non seulement de toute religion, mais de tout ordre social: quand on les ébranle, tout tremble (3) "

On frémit en songeant au compte qu'il faudra rendre un jour du talent mal employé; mais déjà, dès cette vie, la société doit le condamner et le flétrir; car il est devant elle responsable des conséquences. Tant de mauvaises passions, tant de vanités, tant d'orgueil, tant de haines, tant de convoitises sont continuellement aux aguets, cherchant à légitimer et à propager leur révolte, cherchant des armes et des complices, que déjà la simple indifférence est presque une trahison. Comment donc serait-elle excusable? Voyez de quoi s'autorisent chaque jour les ennemis de la société.

(1) Conf., lib. VII.

(2) Discours prononcé à la Société scientifique de Bruxelles, le 18 nov. 1875.

(3) Où allons-nous ?

Toute parole irréligieuse d'un savant est immédiatement recueillie, et vulgarisée à tous les degrés, en attendant qu'on puisse en tirer les conséquences pratiques. Un journal catholique de Paris, le *Français*, a donné dernièrement quelques séries de citations qui nous montrent bien le caractère et l'activité de cette propagande ; c'est dans les journaux radicaux et dans des brochures populaires qu'il les a découpées en indiquant soigneusement les titres et les pages. Nous demandons la permission d'en placer quelques-unes sous les yeux du lecteur.

"Aujourd'hui, par le progrès continu de la science, qui ramène l'esprit humain aux réalités concrètes, aux faits d'expérience, l'idée de Dieu commencé à se défaire ; et déjà, comme les rois, les cultes s'en vont."

"Rejetons donc résolument tout ce qui est divin. Nous sommes sur la terre, n'aspirons point au ciel."

"Ne cherchons donc jamais dans le ciel la raison de ce qui se passe sur la terre. Disons aujourd'hui : aide-toi, le ciel ne t'aidera pas."

"De même qu'avec la gravitation il n'est plus besoin d'un Dieu créateur qui mette et maintienne les astres en mouvement ; de même avec la justice il n'est plus besoin de providence."

"Il semble que les esprits sont ramenés au polythéisme par la science moderne et désintéressée."

"L'éternité du monde une fois admise, tout s'en déduit. La fatalité des lois est une consolation pour qui réfléchit."

"L'âme est l'ensemble des fonctions de l'être animé, la résultante de l'organisme... de même que Dieu est la résultante des lois générales de l'univers."

"Ce que j'appelle esprit, c'est la matière organisée, vivante, pensante, en opposition avec la matière inorganique."

"L'homme a-t-il une âme ? Comme tous les autres animaux, l'homme est pourvu d'un cerveau..... Le cerveau est organisé pour penser comme l'estomac pour digérer."

"Entre les mouvements réflexes ou instinctifs d'un zoophyte et les formes les plus élevées de la raison de l'homme, il n'existe que des différences de degré, non d'essence."

"Connaître les propriétés générales et spécifiques des différentes variétés de cellules nerveuses, et les modes suivant lesquels elles régissent les unes par les autres, par contiguïté ou à distance, c'est connaître l'intelligence sous quelque forme que ce soit. Du moins, on ne peut faire plus dans l'état actuel de la science....."

"C'est par une simple illusion que nous croyons penser et agir comme nous voulons ; la vérité est qu'il ne dépend pas de nous

“ de diriger nos idées en un certain sens, ni de les évoquer quand
“ il nous plairait..... Inutile de dire que ce mécanisme de la
“ volonté exclut comme absolument contradictoire la notion pué-
“ rile d'un libre arbitre. Si la direction de nos pensées nous
“ échappe, à plus forte raison peut-on dire la même chose de celle
“ de nos actions.”

“ Nous reconnaissons avec la science que la volonté de l'homme
“ dépend d'une foule de choses extérieures, qu'un homme n'est
“ pas coupable lorsqu'il commet un acte que réprouve notre con-
“ science, mais que rend inévitable son organisation physique ou
“ morale, et nous proclamons que cet homme ne peut être puni
“ pour cet acte, qu'il n'y a pas de coupables, qu'il n'y a que des
“ ignorants et des malades.”

(à continuer.)

LE CHRISTIANISME DANS L'HISTOIRE

III

(suite)

La civilisation entre chez un peuple par les femmes ; elle s'y développe, y grandit ou s'abaisse selon le degré de considération et d'influence qu'il leur accorde. De la situation qu'elles occupent socialement dépendent en partie les destinées de la société. Les anciennes civilisations dont l'histoire nous a transmis le tableau furent mauvaises parce qu'on n'y avait nul respect pour la femme dont on fit un coupable instrument, et la moralité de celle-ci se mesure d'ordinaire par le plus ou moins d'estime qui l'entoure. Si la civilisation qui leur a succédé est bonne dans l'ensemble, il faut en chercher la raison dans le contraste qu'elle offre avec les premières en les comparant sous ce rapport. La différence des résultats qui ressort de cette opposition, de cette contradiction manifeste de l'une avec les autres, démontre l'exactitude historique de l'observation que nous venons de formuler.

Loin de nous l'intention d'exagérer ou surfaire l'importance de la femme et du rôle qui lui est assigné dans le monde. Nous voulons seulement qu'elle soit considérée suivant ses mérites pour qu'il lui soit permis de concourir généreusement au perfectionnement général ; nous reconnaissons et louons ses vertus tout en indiquant le principe religieux dont elles émanent et sans lequel elles cesseraient d'exister ; enfin, en nous exprimant ainsi sur son compte, nous avons par-dessus tout en vue la moralisation des deux sexes, et nous faisons dans ce but l'application de cette grande pensée de De Maistre qui dit que *« le meilleur moyen de perfectionner l'homme est d'ennoblir et d'exalter la femme. »*

C'est d'elle que l'homme prend le goût du beau et du bien. Il y a en lui quelque chose des sentiments innés chez elle et qui sont inhérents à sa nature : cela ouvre son âme aux bonnes impressions, le dispose aux actions magnanimes, et forme la meilleure partie de son être. La nature ne fait fleurir l'aloès qu'une fois dans un siècle, et cette plante précieuse qui a un nom si doux dans les langues humaines, la foi la fait reverdir et refleurir sans cesse : car du sein de la femme naissent des fruits qui deviennent l'ornement et la gloire de la vie sociale, et qui mûrissent ensuite pour la vie éternelle.

Il y a de la femme en tout homme : bienheureux qui garde précieusement en son cœur ce trésor de générosité, d'exquise sensibilité, de mansuétude et de pitié pour le malheur, que l'on puise dans la société de celle que la bonté céleste laissa sur cette terre après la disparition de l'Eden pour qu'en la voyant, on se rappelât le paradis !

Elle est noble et belle, la femme de la civilisation chrétienne, belle surtout de la physionomie de l'âme qui fait que le philosophe, aussi bien, mieux même que le poète, reconnaît en elle quelque chose d'immatériel et de supérieur à toutes les créations qu'on admire dans l'ordre naturel.

Par les mille moyens qu'elle possède pour agir sur les esprits et les cœurs, elle contribue plus qu'on ne serait tenté d'abord de le croire, au progrès et à l'affermissement du règne de Jésus parmi les mortels.

Chacun doit à une femme ce qu'il y a de meilleur en lui, et celui qui n'a point de respect pour elle n'en a plus pour lui-même. C'est elle qui inspire avec l'amour du devoir, l'amour des grandes choses, qui est un bienfait du ciel. Elle cultive dans les âmes dignes de la comprendre et d'apprécier son mérite, la fleur délicatement des plus généreux sentiments.

Qui la méprise n'est pas loin de douter de la vertu.

Gardiennne pieuse des vérités nécessaires au genre humain, elle conserve perpétuellement en son sein les croyances par lesquelles il subsiste ; et sans vouloir prêter l'oreille aux mauvais discours des sophistes, elle continue encore l'accomplissement de cette mission salutaire qu'elle recueillit au radieux séjour de l'innocence primitive, et qui lui fut confirmée au Calvaire quand l'Homme-Dieu légua sa mère au disciple bien-aimé personnifiant en lui l'église des chrétiens. Cette mission réparatrice qui lui fut confiée à la suite de sa faute, cause première de la déchéance humaine, elle l'a remplie hier, aujourd'hui, et ne cessera jamais de la remplir à la gloire de Dieu autant qu'à sa propre gloire, sans se rebuter des obstacles qui se multiplient sous ses pas.

Nous n'exagérons rien en disant que le Christianisme doit ses plus précieuses conquêtes à la femme, et que, à l'exception des ministres du culte qui, eux aussi, ont reçu d'elle au sanctuaire domestique cette foi qu'ils défendent et prêchent dans tout l'univers, la femme universellement fidèle et dévouée lorsqu'il y a tant de traîtres et d'apostats autour d'elle, reste à peu près seule maintenant pour empêcher la chute de la Religion, chute effroyable qui marquerait la ruine de cette création matérielle. L'Eglise de Dieu ne se soutient plus que par elle, par la révélation qu'elle fait à l'enfant de l'ineffable mystère de la Croix et par sa fidélité invincible au souvenir de Celui qui la sauva de la servitude du péché et de la mort. Tandis que l'on hait, que l'on désespère et qu'on nie dans un certain milieu social, elle croit, aime et espère avec une certitude que rien n'ébranle, avec une persévérance qui ne se laisse abattre par aucune des contrariétés qu'elle éprouve : et c'est par là, c'est par la force surnaturelle qu'elle trouve dans ces éléments de la vie chrétienne qu'elle s'élève au-dessus de l'homme en fait de vertu. Grâce à elle, grâce à son ministère qui la constitue l'éducatrice première de l'humanité, le sens moral et le sens religieux se perpétueront jusqu'à la fin dans la conscience humaine, et ce sera un témoignage vivant qui déposera pour elle lorsque se lèvera pour tous le grand jour des rétributions !

Ah ! s'il est quelqu'un qui s'affaisse sous le poids d'une fatale destinée ; s'il est un homme qui regrette d'avoir jeté sans remords au vent de l'indifférence et du doute ce grain de sénévé dont parlait le Sauveur : au lieu de s'abandonner à un désespoir insensé qui ne ferait que mettre le comble à ses maux et le perdre sans retour, qu'il se rappelle plutôt les leçons et les exemples que lui offrit dans son amour celle qui guida ses premiers pas dans la vie ! Il comprendra qu'il a eu tort de méconnaître les préceptes de cet enseignement maternel qui lui apprenait ce qu'il faut croire et pratiquer pour mériter d'être heureux. Peut-être devra-t-il à cette évocation de chers souvenirs son retour à Dieu et ses seuls moments de jouissance véritable. Car dans l'affliction, quand nous délaissent tour-à-tour la fortune, la santé, les plaisirs, il y a un charme indicible à ressusciter le passé : On s'y réfugie alors comme dans un asile qui nous dérobe aux misères du présent, et pourvu qu'on ait conservé quelque vestige de croyance, on puise dans ces douces réminiscences d'un âge qui n'est plus, des motifs d'encouragement et d'espérance qui font envisager sous un aspect consolant ce que nous réserve l'avenir.

Combien ont oublié dans le tourbillon du monde ces saines notions de l'éducation domestique qui devraient se graver dans la

mémoire pour toujours ! En ont-ils mieux goûté le bonheur ? Il leur avait été prédit qu'ils connaîtraient l'infortune et les cruelles déceptions qu'elle apporte si, en quittant le foyer paternel, ils suivaient d'autres principes que ceux qui leur furent inculqués dans la famille, sous les auspices de la Religion dont on ne viole jamais impunément les lois saintes. La prédiction de la femme qui a protégé leur enfance s'est-elle accomplie ? Je regarde, et je vois sur les fronts l'empreinte de la douleur ; j'écoute, et j'entends des gémissements : tout-à-coup un cri déchirant : " Ah ! si nous avions été fidèles aux conseils et aux avertissements qu'on nous a prodigués ! " Et pourquoi donc avez-vous été infidèles ? Pourquoi avoir brisé le cœur qui vous donna l'existence ? Pouvez-vous ignorer qu'une mère, cette providence de l'enfant, ne saurait lui mentir ? On dit que la femme est craintive : c'est qu'elle a mieux que nous le pressentiment du malheur ; son instinct, en général si sûr pour le bien, l'est encore davantage pour pressentir le mal, qui n'engendre que tourments : croyez à ses exhortations, elles valent mieux que notre courte sagesse ; croyez à ses menaces, elles se réalisent tôt ou tard. Cassandre, dédaignée, raillée, injuriée, parcequ'elle prophétisait des calamités à son peuple, était pourtant l'oracle du ciel !

Quoiqu'on dise, les impressions du premier âge sont ineffaçables, et restent empreintes dans la conscience de chacun. Si elles meurent en partie chez les infortunés qui, dans leur ardeur et leur ivresse juvéniles, se détachent de l'Eglise pour courir plus librement à leur perte, elles renaissent avec énergie sur le soir de leur vie, quand la solitude se faisant autour d'eux, les avertit qu'ils auront bientôt à quitter la terre. Les leçons d'une mère pieuse, perdues dans la dissipation et les joies coupables du cœur, se retrouvent au bord de la tombe, et illuminent l'avenir qui se dévoile aux mourants. Combien sont revenus sur leurs vieux jours des égarements d'une folle jeunesse, ou de l'indifférence qui n'est que trop commune parmi ceux ayant atteint le milieu de la course que nous fournissons ici-bas ! Le départ d'êtres aimés pour ces rivages inconnus d'où l'on ne revient pas ; la fuite des illusions qui s'effeuillent une à une sur les chemins de la vie comme les roses printanières dans le cours de l'été ; le néant des choses humaines dans lesquelles on avait fondé son espoir, et qui devient plus visible aux regards de l'esprit à mesure qu'on s'éloigne des sentiers fleuris de l'adolescence qu'on cesse si vite de fouler ; la pensée de celle qui prit soin de votre âme et la modela sur son âme ; la parole d'un ami demeuré ferme dans la foi, les sentiments et les souvenirs généreux du jeune âge qui se réveillent de loin en

loin dans le cœur et font les délices des vieillards ; la piété de la femme, l'innocence de l'enfant, l'exemple d'une épouse, d'une fille ou d'une sœur ; enfin, la perte des années et l'aspect de la mort qui s'avance cachant sous le suaire dont elle est recouverte de terribles mystères : tout cela est bien propre à faire réfléchir l'indifférent ou l'impie, et à les engager à sortir du triste abîme de misères morales au fond duquel ils gémissent.

Que l'homme, capable à tous les âges de se vaincre soi-même, s'abandonne au courant qui l'emporte vers le mal, vers les voluptés qu'il doit fuir et qui perdent leur prix sitôt qu'on les a obtenues, qu'il se repaisse de fiel et de boue : elle viendra tôt ou tard l'heure où, rassasié de tout après avoir cherché en tout la félicité que rien de fini ne peut lui donner, en proie au *spleen*, à cette sombre mélancolie qui n'est que le remords sous sa forme la plus douloureuse, arrivé, à travers les clartés lugubres de l'orgie, au bout de tous ses rêves et de ses espérances de bonheur matériel sans avoir étreint l'idéal qui souriait à son imagination sous le charme, cette question redoutable, *To be or not to be ?* se posera devant lui demandant une réponse. En face de la tombe qu'il apercevra bornant l'horizon de son existence, se dressant pour le recevoir sur les confins de deux mondes, il finira par comprendre qu'on ne chasse pas impunément l'idée divine de son âme, que Dieu seul est le refuge, le pardon, l'espérance qui ne trompe point, et que le plaisir n'est pas le but de la vie !

Et ces conversions inattendues aux portes du tombeau, qui réjouissent et consolent les rares croyants n'ayant pas failli dans le combat, sont souvent l'œuvre mystérieuse d'une femme. Toute femme chrétienne est une sœur de charité au chevet d'un malade : ses tendres soins, ses égards, sa douceur et sa patience angélique, ses exhortations et ses reproches charitables qu'elle accompagne de ses larmes, touchent plus profondément celui qu'elle veut ramener à Dieu par la voie du repentir que l'austère parole d'un prêtre qui, malgré sa charité, n'exerce naturellement pas sur lui la même influence, ou que les froides remontrances de l'homme du monde qui envisage le salut du même œil qu'une affaire où il y aurait peu à perdre si, par hasard, il n'y avait rien à gagner.

L'action de la femme est aussi sensible et non moins salutaire au foyer domestique où elle règne et mérite de régner par les bienfaits qu'elle dispense. L'impie, dans sa solitude, ne fait que se dégrader davantage ; ennuyé de lui-même, il s'associe une compagne. Est-elle bonne, vertueuse ? Son âme se mêle à la sienne, la foi de l'une triomphe de l'incroyance de l'autre, et l'épouse vraiment chrétienne restaure l'époux incrédule.

La vie humaine serait une intolérable misère, une lutte incessante de tous les égoïsmes déchainés, l'asservissement sans merci du faible par le fort, et l'exploitation universelle de l'homme par l'homme, toutes choses qui constitueraient un régime de barbarie tel qu'il ne s'en est jamais vu sur la terre, si la femme n'était pas là pour servir de lien, de trait d'union entre les différents membres du corps social, de point de rapprochement entre les hommes divisés par l'opposition de leurs intérêts et la divergence de leurs opinions, pour faire prédominer l'amour sur la haine, et établir le règne de la concorde et de la paix en des rapports réciproques qui, sans elle, seraient une occasion prochaine de guerre et de discordes éternelles.

C'est pour détourner cette source féconde de calamités que Dieu, après l'offense de nos premiers pères, ne les sépara pas, sachant bien que leur séparation ne ferait que creuser davantage l'abîme qui les éloignait de lui, et qu'ils se perdraient infailliblement en se livrant tout entiers aux suggestions du désespoir ou du mal, s'ils restaient chacun seul en face de leur faute. Il les avait faits pour vivre de la même vie de bonheur ou d'affliction, de tristesse ou de joie, de gloire ou d'opprobre, pour se compléter l'un par l'autre et s'aider mutuellement jusqu'à la fin. Leur sort qu'Il avait mis entre leurs mains se trouva profondément modifié par leur fait, mais il ne fut pas changé au point de bouleverser toutes leurs conditions d'existence, et ils durent tendre aux mêmes destinées par un chemin différent, malgré qu'ils s'en fussent rendus indignes en s'écartant de l'ordre primitif. La prévarication avait été commune, l'expiation devait revêtir le même caractère. Ils devaient tous deux se relever de leur chute par la vertu de l'exemple et de l'encouragement mutuels, comme ils étaient tombés sous l'effet de ces mêmes agents. Il leur fut donc permis de demeurer ensemble, afin de pleurer et d'expier en commun leur triste transgression ; afin de pouvoir adoucir l'amertume de leur exil ; afin de peupler la morne solitude où ils ne devaient plus jouir de la présence visible de l'Être suprême, et surtout pour que la femme, d'abord plus coupable que l'homme, pût mériter son pardon, se réhabiliter à ses yeux en se sacrifiant à lui et en le préservant de lui-même.

Aussi, quand le Christianisme eut supprimé cette exploitation barbare de la femme par l'homme que l'on constate à toutes les pages de l'histoire ancienne, celle-ci rentra alors pleinement dans son rôle en secondant l'action providentielle, qui n'a d'autre but que le perfectionnement de l'humanité. L'Eglise par laquelle s'exerce en partie le gouvernement temporel de la Providence, appuya ses efforts après les avoir fait naître, et lorsque l'homme

crovait n'obéir qu'à lui-même en se soumettant à la loi évangélique, il était le plus souvent entraîné par l'influence occulte de la femme, vers cette soumission de l'esprit et du cœur à la morale et aux dogmes de la religion révélée. On en voit des exemples frappants dans les annales des premiers siècles de l'Eglise et dans celles des peuples modernes. Mais on conçoit que cette œuvre, s'accomplissant dans le secret de la famille pour se produire dans les régions les plus intimes de l'être humain, n'apparaisse pas toujours d'une manière très sensible dans le monde, et n'occupe pas une grande place chez les historiens qui rapportent des faits, constatent des résultats acquis à la certitude historique, sans pouvoir bien démêler ou détailler toutes les causes auxquelles remontent ces faits et ces résultats. Ceux-ci, heureusement, sont d'une telle évidence qu'on ne saurait raisonnablement les nier, et ils viennent déposer en faveur de notre thèse que, du reste, nous n'entendons pas rendre absolue. Car tout système, en dehors de la philosophie pure, pèche par quelque point, et ce serait s'écarter du vrai que de le proclamer l'expression de la vérité absolue.

Cependant, dès l'origine des temps préhistoriques, un oracle se fait entendre qui annonce le salut comme devant sortir de la femme, et plus tard, après que le Sauveur se fut incarné en son sein, et qu'elle eut puisé une nouvelle vie dans la pratique de son divin enseignement, quand elle se fut épurée au creuset de l'épreuve et transformée sous l'action fortifiante de la douleur chrétienne-ment acceptée; quand elle eut expié les grandes fautes du passé, et reconquis à force de courage et de repentir, la considération qu'elle avait perdue; quand elle cessa enfin de traîner sur la terre la longue chaîne de ses humiliations et de sa servitude: sa puissance, devenue souveraine pour le bien, fut entièrement consacrée à répandre dans les cœurs par l'éducation et l'exemple la semence de la bonne doctrine, qui sauve en régénérant. Ste. Hélène partage avec son fils Constantin, la gloire d'avoir élevé au-dessus des institutions fragiles de l'Empire, le Christianisme réfugié jusque-là au milieu des tombeaux. Par Clovis, Ste. Clotilde conquiert à Jésus-Christ la France destinée à être la Fille aînée de l'Eglise, la protectrice du pouvoir temporel des Papes, et des intérêts catholiques dans l'univers. En tous les pays de l'Europe, on voit une femme servir d'instrument à la Providence pour la conversion des Barbares. Et lorsque cette œuvre régénératrice fut passée à l'état d'événement accompli, la société, revenue à de meilleurs sentiments, se laissa guider par des principes diamétralement opposés à ceux qui avaient régi l'ancien ordre de choses. S'inclinant pour la première fois devant la vertu, qui est le secret de la force véritable,

elle remit à la femme le sceptre de l'opinion qui gouverne le monde, l'investit d'une influence extraordinaire sur les mœurs, reçut d'elle les croyances, les idées, les coutumes, en un mot, tous les éléments qui constituent l'état social. Et voilà comment la civilisation chrétienne s'est formée de la femme ! Elle porte dans ses traits généraux l'empreinte de sa main et correspond aux généreuses aspirations de son âme.

Nous ne prétendons pas contester toutes les exceptions particulières qu'on pourrait produire à l'encontre de cette théorie qui nous paraît être une réalité historique. Il nous suffisait d'établir qu'elle est fondée en principe, juste en substance, et que l'expérience la confirme d'une façon éclatante. Ce n'est point là une spéculation vaine n'ayant que des rapports éloignés avec les enseignements et les notions que l'on trouve en consultant les annales du passé. C'est un fait d'observation dont nous avons esquissé les caractères principaux. Que si nous ne craignons de lasser la patience du lecteur en ne lui passant rien sous silence, nous descendrions aux détails encore davantage, et nous glanerions sur le champ de l'histoire une ample moisson de faits et d'observations qui donneraient plus d'éclat et de certitude à cette vérité de l'ordre naturel qui, toutefois, nous semble déjà assez évidente. Mais nous n'aimons pas à tout dire pour ne plus laisser à penser, et nous croyons que les explications et les preuves que nous avons fournies nous justifient amplement de nous être placé à ce point de vue pour apprécier le rôle très-remarquable de la femme dans l'établissement et le maintien de la civilisation chrétienne qui est son ouvrage, son règne et sa gloire.

Cette civilisation que le philosophisme s'étudie à pervertir en lui ôtant ce qu'elle a de meilleur et de plus vrai, cette civilisation dont on recueille les fruits sans savoir pour la plupart qu'ils sont tombés de l'arbre de l'Eglise, cette civilisation des peuples nouveaux, aussi élevée au-dessus de celle des vieux peuples que la raison est au-dessus des sens, l'esprit au-dessus de la matière, le droit au-dessus de la force : cette civilisation incomparable est sortie de l'âme croyante de la femme dans les divers états par lesquels elle passe pour remplir sa destinée ici-bas. Elle a grandi et s'est développée dans l'ordre moral en se formant à l'image de ses vertus, en s'inspirant des qualités éminentes qu'elle possède, en acceptant son empire en tout ce qui touche aux mœurs et à la vie sociale.

Certes, la Religion Chrétienne est l'œuvre exclusive de Dieu qui vit éternellement dans son Eglise, et rien de ce qui est humain ne saurait lui être comparé ; mais la société et la famille, dérivées de cette religion, et en qui s'incarne l'être abstrait qu'on appelle civi-

lisation, sont faites de la femme. Elle a enfanté avec la coopération divine les grandes choses que nous avons précédemment signalées et qui contrastent si parfaitement avec ce que l'on voyait dans le monde antique où l'égoïsme, la corruption, l'esclavage s'affirmaient de toutes parts. Les nations d'Amérique et d'Europe lui doivent leur urbanité, leur moralité, l'incontestable supériorité dont elles jouissent en tous genres sur les nations de l'antiquité. En présence de ces magnifiques résultats, il faut reconnaître qu'elle a en quelque sorte élevé à la hauteur d'un sacerdoce sa mission dans l'humanité ! Elle ne cherchait que le salut en embrassant cette croyance qui s'offrait à elle pour la relever de ses déchéances, et elle y trouva aussi la liberté qui, la remettant en possession d'elle-même, lui permit de faire servir ainsi toutes ses facultés pour le bien commun et l'avancement général.

Honneur donc à la femme qui, par l'action mystérieuse de son génie, a su, malgré tant d'obstacles, opérer insensiblement cette heureuse restauration autour d'elle ! Mais hommage, grâces éternelles à l'Homme-Dieu qui, en s'incarnant au sein de la Vierge, a ennobli, transfiguré tout son sexe, le rendant le sujet de prédilection et l'auxiliaire dévouée de la Providence !

Si l'homme a droit de faire retomber en partie sur la femme la responsabilité de sa chute, il doit maintenant s'incliner à son passage sur la terre en la proclamant la réparatrice et la conservatrice du genre humain !

Par l'éducation dont elle est naturellement l'organe auprès du premier âge et par la bienfaisante influence dont elle dispose dans le milieu social, c'est sur elle principalement que repose l'avenir. Or, si l'avenir appartient à la femme, elle ne s'en emparera que pour le mettre aux pieds du Christ, son libérateur. Chargée de déposer et de faire fructifier dans les générations naissantes les idées qui doivent sauver l'univers, jamais elle ne gardera captive la vérité à laquelle elle a dû ses triomphes, et à laquelle elle doit de vivre encore honorée au lieu d'être une esclave, une victime, un objet de rebut, telle qu'elle était il y a dix-huit siècles, à l'époque où Jésus commença l'œuvre de la rédemption. Loin de prêter l'oreille aux discours des pervers qui veulent la faire descendre avec eux dans l'abîme qu'ils creusent sous leurs pas, elle continuera de s'attacher énergiquement à l'Évangile qui a fait reconnaître ses droits et qui seul peut les rendre sacrés ! Tandis que tout s'abaisse et tout tombe autour d'elle, en ce temps d'incroyance et d'oubli, elle résistera au courant de la réaction qui entraîne hommes et choses en arrière. Comme par le passé, elle se tiendra

amoureuusement au pied de la Croix, et elle restera debout pour relever le monde au milieu de ses ruines !

Dieu versa par torrents dans son âme cette tendresse infinie qui déborde de son sein, et l'émeut à l'aspect des créatures qu'il tira du néant et qu'il ne conserve que par un miracle perpétuel de charité. C'est à cela qu'elle doit de persévérer dans son attachement au Sauveur et à la religion divine qui empêche la déchéance irrémédiable de l'humanité.

“ Tout notre raisonnement, dit Pascal, se réduit à céder au sentiment. Le cœur a ses raisons, que la raison ne connaît point. On le sent en mille choses.” Ceci est surtout vrai de la femme ; son cœur, quand il s'alimente aux sources de la grâce et qu'il s'inspire des sentiments que fait naître la foi, est plus infaillible que notre raison ; il tend alors d'un mouvement continu vers le bien. Par un crime odieux, qu'on tourne cette tendance généreuse vers le mal, et la femme, détruisant en elle l'ouvrage de la puissance créatrice, corrompant son essence, devient un monstre dans la nature, si elle ne triomphe à temps de cette impulsion malfaisante qui lui ôte l'amour de Dieu et le respect de soi-même.

Créée bonne, aimante et sensible, la femme, que n'a point pervertie le souffle du vice, ne peut vivre sans aimer, et ne peut aimer sans se dévouer chaque jour, vierge du cloître, par le renoncement à toutes les joies de la terre pour les austérités de la pénitence dorées d'un rayon de l'amour divin, épouse et mère, par l'oubli de soi et sa constante sollicitude pour ceux qu'elle environne de l'amour maternel. Toujours donc, son amour est une pensée de dévouement. Que les matérialistes cherchent partout le mobile physique qui pousse à de semblables mortifications, à une abnégation si complète : ils ne le rencontreront nulle part, et ne pourront expliquer avec leurs principes la cause de ce fait prodigieux qu'ils sont obligés d'admettre en dépit de leurs doctrines d'égoïsme et de licence. Quant à nous, dans les dévouements ineffables de cet ange de paix veillant nuit et jour auprès du berceau d'un enfant, ou du chevet d'un malade, ou à l'ombre silencieuse de l'autel, ne songeant qu'aux autres et leur vouant sans regret son existence, nous ne cesserons de voir et sentir l'une des preuves les plus persuasives de la spiritualité de notre âme !

Les philosophes que nous venons de nommer mettent le bonheur dans la volupté : mais d'où vient donc que celles qui s'y livrent librement s'estiment profondément malheureuses, et que nulle d'entre elles n'est contente de son sort ? Si les passions qui poursuivent leur fin dans la matière et les corps étaient en effet ce qu'ils les représentent, si leur satisfaction apportait réellement

le contentement et le calme qu'on peut goûter ici-bas, si les jouissances sensuelles procuraient la seule félicité qu'il soit permis de connaître en ce monde, pourquoi ces infortunées, transfuges du devoir, se plaindraient-elles de leur destinée sitôt qu'elles rentrent en elles-mêmes ? Si le matérialisme est l'expression de la vérité dans l'ordre moral, si "le plaisir, d'après l'axiome de Voltaire, est le but universel, et que qui l'attrappe a fait son salut," personne, ce nous semble, ne devrait être plus heureux, plus satisfait de sa part dans les biens de la vie que les courtisanes, dont la conduite est la mise en pratique de ce crapuleux système. En pratiquant ses préceptes, elles devraient ignorer la tristesse, le désenchantement, la douleur, les maux de toutes sortes qui accablent les mortels dès qu'ils se détournent de la voie où ils sont appelés, enfin, tout ce qui rabaisse dans sa propre estime, tout ce qui décourage flétrit et abat.

Cependant, c'est absolument le contraire qui arrive. Le malheur s'attache à leur suite ; il remplit leurs jours d'amertume ; elles le sentent peser d'un poids écrasant sur leurs faibles épaules ; elles voient sa main implacable arracher toutes les fleurs qui égayaient le rude sentier qu'on parcourt sur la terre. Né pour elles au moment où elles ont renié la vertu qui fait la force et le charme de la femme, le malheur ne se lasse de les tourmenter que pour les jeter éperdues, terrifiées, dans les bras de la mort. Leur état inspirerait la pitié, s'il ne provoquait pas davantage le dégoût.

Voilà la femme du sensualisme, la femme telle que la voudraient Voltaire et sa misérable école continuant par leurs désolantes doctrines la tradition épicurienne qui, après avoir formé la civilisation de la société antique, a fait périr cette société sous les flots de la barbarie !

Heureusement que le Christianisme, qui a déjà sauvé la femme, est encore là pour l'empêcher de tomber dans les embûches que lui tend un monde corrupteur et impie que l'on dirait intéressé à sa perte.

Si l'homme, par la supériorité de sa pensée, est le roi, la puissance et la splendeur de la nature, dont il découvre les lois, et dont il soumet les forces pour les faire servir à l'accomplissement de ses desseins, la femme en est l'onction et l'attrait par la grandeur de son amour. La charité n'en diffère que du plus au moins, de l'universel au particulier. Ces deux sentiments se mêlent et se confondent dans les cœurs vraiment chrétiens. Cet amour, qui se résout en dévouement, est, suivant la direction qu'elle lui donne, un principe de salut ou de ruine. Mais il s'éteint au sein de la débauche, qui ne connaît que le crime et n'a jamais aimé !

La femme est par excellence la vie de la famille et de l'humanité. Par elle, tout y naît, grandit et s'ordonne dans le bien. Elle possède plus que l'homme le sens religieux et développe d'ordinaire mieux que lui cette faculté céleste qui rapproche de l'ange et met en communication avec la Divinité.

La nature avait beaucoup fait pour la femme, et la religion qui procède du même Auteur, perfectionna son ouvrage en sanctifiant la femme. Sa moralité qui, autrefois, était peut-être inférieure à celle de l'homme, à cause de l'état d'abjection où l'avaient réduite le paganisme et ses institutions sociales, est devenue généralement supérieure à celle de l'homme qui, toutefois, a, lui aussi, accompli sous ce rapport des progrès importants. Cette dignité de mœurs, elle la doit à la pureté de son éducation première, aux vertueux exemples du foyer domestique, au respect général dont elle est l'objet, à la fière susceptibilité de sa nature qui lui fait considérer comme une insulte personnelle une parole légère ou un manque de décence devant elle, à cet instinct qui lui fait pressentir le mal et à la pudeur qui l'en éloigne; elle la doit surtout à la vivacité de sa foi, à une solide piété, à son tendre culte pour Marie, proposée à son imitation par l'Eglise, et qui lui inspire une horreur invincible pour tout ce qui serait de nature à altérer en son âme l'empreinte de l'image divine.

Si tout homme de bien respecte la femme, il est rare de voir cette considération également partagée par les impies. L'impiété qui dénature tout ce qu'elle touche, fausse le cœur et le caractère aussi bien que l'esprit. Son effet le plus commun est de dépraver toutes les facultés, de corrompre la volonté dans la même mesure qu'elle pervertit l'entendement. Elle ne laisse vivant aucun principe sain, aucun sentiment pur en se naturalisant chez l'être qui souffre son empire, et cette corruption dont il se sent infecté, il s'imagine aisément que les autres en sont de même secrètement atteints. De là il résulte que le sceptique ou l'impie n'entretient de respect pour personne.

L'impiété est une école où l'on apprend à mépriser tout ce qu'il y a de respectable et de sacré ici-bas. En cela ainsi qu'en tout le reste, ses tendances sont absolument le contraire de celles de l'Eglise qu'un célèbre écrivain protestant appelait "*une grande école de respect.*"

D'ailleurs, comment celui qui ne respecte point Dieu dans le ciel pourrait-il respecter quelqu'un ou quelque chose sur la terre?

F. X. DEMERS.

(à continuer)

SIMPLE HISTOIRE.

Notre siècle s'est rendu tristement célèbre par ses attaques contre la Papauté. Toutes les classes de la société ont fourni leur contingent d'insulteurs, de conspirateurs, de persécuteurs contre le Siège de Pierre : le souverain et le sujet, le riche et le pauvre, le savant et l'ignorant, les derniers toujours les instruments des premiers, tous ont travaillé sans relâche à saper cette Pierre sur laquelle Notre Seigneur a bâti son Eglise et contre laquelle les portes de l'Enfer ne prévaudront point ; tous ont fait retentir l'air de leur *Tolle Crucifige*, contre le Vicaire de Celui, qui, dix-huit siècles auparavant, avait donné sa vie pour eux.

Enfants aveugles et ingrats, ils se sont révoltés contre leur Père, contre leur protecteur naturel, contre celui qui était le soutien du faible contre le fort, le refuge de l'opprimé contre l'opresseur, le défenseur du droit contre l'injustice. Oh ! ils ont été habiles ces soi-disant bienfaiteurs de l'humanité : en répandant leurs doctrines infernales, ils ont fait arme de tout. Aux uns, ils ont prodigué l'or, les honneurs, les louanges ; aux autres, et ce sont les plus nombreux, les promesses les plus fallacieuses, les plus ridicules, les plus infâmes : rien ne leur a coûté, pour assurer le succès de leur œuvre impie, anti-sociale.

Combien de malheureux, trompés par eux, jetés par la lecture de leurs écrits hors du droit chemin, n'ont trouvé, grâce à leurs théories criminelles, que la prison et l'échafaud, au lieu d'un *dolce far niente* dans ce paradis terrestre que ces misérables imposteurs leur avaient fait entrevoir à travers un décevant mirage.

La médisance, la calomnie furent employées d'abord contre ceux, qui, restés fidèles aux saintes traditions, à la foi de leurs pères, se proclamèrent les appuis, les défenseurs de l'Eglise ; puis, il faut le dire, on commença à tuer un peu.

A Rome, le comte Rossi est poignardé en plein jour ; Monsignor Palma est tué raide d'un coup de fusil, dans la chambre même du Saint Père, et sous ses yeux, au palais du Quirinal.

En France, l'archevêque de Paris, Monseigneur Denis Auguste Affre reçoit, sur une barricade, une balle qui lui brise les reins ; il meurt en disant : " Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis " ; et, dans la cour d'une prison, un autre archevêque de Paris, Monseigneur Darboy, est fusillé par une bande de communistes.

Nous ne parlerons pas des autres victimes des sociétés secrètes, le martyrologe en serait trop long, pour le cadre étroit dans lequel nous voulons nous renfermer ; nous dirons seulement que pendant qu'on assassine en Italie et en France, on empoisonne et on exile en Russie, en Allemagne, en Suisse, au Brésil, au Guatemala, au Pérou, au Vénézuéla, à Mexico, enfin presque partout, les cardinaux, les archevêques, les évêques, les prêtres, les religieux et les religieuses, dont le seul crime est de vouloir rester les dignes enfants de notre sainte Mère l'Eglise, et de refuser de s'associer aux saturnales du temps.

Il est inutile de se demander à qui la victoire restera. Le règne de l'erreur, de la violence et du crime est éphémère. Les Français, les Maçons, les Bons Cousins, les Thésophes, les Carbonari, les Socialistes et les Communistes passeront, mais l'Eglise restera : à elle le triomphe final, car le triomphe de l'erreur sur la vérité, de l'injuste sur le juste, n'est qu'une éclipse ; c'est la nuée noire qui dérobe le soleil à nos yeux. Dans un moment, de cette nuée, il ne restera rien, mais l'astre continuera à briller et ses rayons auront dissipé les ténèbres, comme l'orage nettoie l'atmosphère. De même, cette guerre de l'impiété contre la religion en a-t-elle fait ressortir la beauté, la pureté ; elle a resserré (davantage si cela était possible) les liens qui attachent les vrais disciples de l'Homme-Dieu à son Epouse chérie, la Sainte-Eglise catholique, apostolique, romaine ; elle a fait éclater le dévouement de ces héroïques jeunes gens qui commencent à Castel Fidardo et finissent à Orléans. Voyez-les donnant gaiement, mais bravement leur vie pour tout ce que l'homme a de plus cher, de plus sacré, de plus saint, sa famille, son pays et sa religion. A ce monde sceptique, ils ont fait voir comment en France, on apprend à mourir pour sa croyance et le droit, et, à la France meurtrie, sanglante, écrasée, comment chez les soldats du Pape on sait donner son sang pour elle.

II

En 1824, vivait à Rome, un nommé Gaëtano. Cet homme faisait partie de toutes les sociétés secrètes de l'époque ; il avait été et était l'agent le plus actif de toutes les conspirations ourdies contre le Saint-Siège.

Plusieurs fois il avait été arrêté, mais toujours la clémence pontificale était intervenue en sa faveur et l'avait arraché à l'échafaud qu'il méritait si bien. Mais à la fin, ayant commis de nouveaux crimes, il fut emprisonné ; le temps de l'indulgence était passé ; les preuves abondaient contre lui : il fut jugé et condamné à mort.

Aussitôt la sentence prononcée, un père capucin se présenta à la prison. On le fit entrer dans le cachot occupé par Gaëtano. Le religieux s'approcha de lui ; il voulut l'entretenir des dogmes sublimes du christianisme, reprendre son âme à l'enfer, qui la réclamait comme une proie qui lui était due depuis longtemps, et lui faire apercevoir le Ciel que le Dieu de toute bonté, de toute miséricorde accorde toujours au pécheur repentant. Il lui parla de ses jeunes années si mal employées, de sa pauvre mère dont il avait brisé le cœur, et qui néanmoins lui envoyait sa bénédiction, tout ce qu'elle pouvait lui donner à son heure dernière, de son âme menacée des tourments éternels, tout fut inutile ; le misérable renvoya, sans vouloir l'entendre, le charitable moine.

Celui-ci ne se découragea pas. Pendant huit jours, il chercha en vain à prendre sa part de l'agonie du condamné ; il supplia ce grand criminel, il pleura sur lui, rien ne put émouvoir cet homme aux nerfs d'acier ; le ministre de l'Évangile se retira ; il n'avait plus rien à faire.

Le jour fixé pour l'exécution de la sentence arriva : le prisonnier qui avait persisté à refuser les consolations que la religion catholique prodigue à ses enfants, sortit de son cachot, la tête haute, la démarche altière, le sourire sur les lèvres, son œil noir resplendissait d'orgueil. Cet homme se croyait le martyr d'une sainte cause, trompé par des hommes pervers qui avaient réussi à lui persuader que donner sa vie pour assurer le succès de leur cause, c'était se créer des droits à l'immortalité et à l'admiration de l'univers entier.

Il s'était rendu coupable de tous les crimes et il en acceptait la responsabilité ; nous dirons plus..... à son heure suprême, il s'en glorifiait !! Il marchait seul, les mains liées derrière le dos, au

milieu d'une haie de *sbirri* et de soldats ; le bourreau vêtu de rouge le suivait : le condamné pouvait faiblir et requérir l'assistance d'un bras fort, pour l'aider à parcourir le terrible chemin qui conduisait à la mort.

Il avançait lentement : son regard interrogeait la foule, il la fouillait dans tous les sens, il n'y découvrait pas un ami ; rien autour de lui que des visages inconnus sur lesquels il ne lisait qu'indifférence ou curiosité.

Où étaient-ils donc ceux qui l'appelaient leur frère ? Quoi ! pas un n'est venu lui dire un dernier adieu, pas un n'est là pour l'encourager par sa présence à franchir sans faiblesse ce qui le sépare du néant, auquel il croit. Il est abandonné par tous, personne ne suit ses pas. Nous nous trompons.....

Le sinistre cortège approchait de la place où l'échafaud avait été dressé dès la veille, lorsqu'il fut rencontré par un prêtre vénérable. Sa haute taille lui permit d'apercevoir le condamné ; l'aspect de cet homme qui allait mourir, sans une main amie pour le soutenir, sans une oreille sympathique pour recevoir sa dernière confidence, sans une bouche consolatrice dont les accents fissent disparaître les horreurs de cet instant terrible, émut de compassion le digne abbé. Il traversa la foule, qui ouvrit respectueusement ses rangs devant lui ; la funèbre procession s'arrêta, le prêtre jeta ses bras autour du cou du malheureux, le pressa contre son sein, lui parla. Que lui dit-il ? Dieu et l'homme seuls entendirent les paroles prononcées, mais elles furent bien puissantes, sans doute, car le cœur de bronze de Gaetano éclata, des larmes coulèrent sur ses joues, le repentir se fit jour dans son âme. Cette âme venait d'être rachetée, sauvée de l'éternelle damnation par la charité sacerdotale.

Le ministre de Dieu, touché des pleurs, de la résignation et du repentir du condamné, demanda à l'officier commandant l'exécution d'en retarder le moment. L'officier accorda cette faveur.

Alors, on vit le prêtre s'élançant au milieu de la foule, se frayer un chemin dans cette mer humaine, puis courir de toute la vitesse de ses jambes ; en un instant il disparut aux yeux des curieux qu'attire toujours le spectacle effroyable d'une exécution, comme un corps en putréfaction attire les vautours et les corbeaux.

Où courait-il donc ainsi ? Ne le devinez-vous pas, lecteurs ? Il se rendait au Vatican, où, hors d'haleine, il tomba, plutôt qu'il ne se prosterna aux pieds du Saint-Père, demandant grâce pour l'homme dans un langage incohérent.

Sa Sainteté le releva, l'engagea avec la plus grande bonté à calmer son émotion et à lui expliquer ce dont il était question, lui promettant de lui donner ce qu'il demanderait, si la chose était possible.

Le prêtre peignit en traits de feu la position de Gaetano : comment né avec le sens droit et un esprit juste, il était devenu le criminel que la justice des hommes allait frapper, si la miséricorde pontificale n'arrêtait pas le glaive de la loi ; il supplia le Pape de conserver les jours de cet homme, afin qu'il pût, par une vie de souffrance, racheter son passé et devenir mûr pour la moisson céleste.

Le Saint Père ne résista pas aux prières de l'ange que la Providence avait placé sur le passage du condamné. Il commua la peine capitale en un emprisonnement perpétuel dans le château Saint-Ange.

Quel était le nom du Pape et quel était celui de l'abbé ?

Le premier s'appelait Léon XII, et le second, Mastai Ferretti, des comtes Mastai, aujourd'hui Sa Sainteté Notre Saint Père le Pape Pie IX.

III

Des années se passèrent. Un jour le Pape Pie IX, peu de temps après son élévation au trône pontifical, se rappela le condamné Gaetano dont il avait, étant simple prêtre, arraché le corps à l'échafaud et l'âme à l'enfer. Sa Sainteté demanda qu'on fit venir le gouverneur de Rome. Son Excellence se rendit immédiatement au Vatican ; à son arrivée on l'introduisit dans le cabinet de travail du Pape. Qu'on nous permette de décrire ici ce cabinet tel que nous avons eu l'honneur de le voir bien souvent.

Cette pièce est éclairée par deux fenêtres donnant sur les jardins du Vatican ; entre ces fenêtres, se trouve placé une console de marbre, sur le mur à droite, on voit le portrait d'un jeune homme revêtu d'un costume militaire, avec les insignes de lieutenant (on nous a dit que c'était le portrait du lieutenant J. M. Mastai Ferretti, le Pape actuel) ; le mobilier se compose d'une petite table, d'un bureau en noyer surmonté d'une croix noire avec un Christ de bronze, six chaises en bois noir rehaussé d'un petit filet en or, sur la planchette placée sur le devant de la chaise, on lit ces mots :

PIUS IX. PONTIF. MAX.

Le parquet est recouvert d'un tapis vert sans bordure ou dessins, en hiver on place au milieu de ce cabinet un *brasero* de cuivre.

Quand le gouverneur entra, le Saint Père était debout devant son bureau feuilletant des papiers. Son Excellence s'agenouilla et inclina la tête pour recevoir la bénédiction papale, puis sur un signe de Sa Sainteté, se leva et s'approcha du Saint Père, attendant que le Souverain Pontife lui fit la faveur de l'interroger. Après un instant de silence, Pie IX dit au gouverneur : " N'avez-vous pas dans les prisons de Rome des condamnés à l'emprisonnement perpétuel ? "

" Oui, Très-Saint Père."

" Parmi ces malheureux, dont je m'occuperai bientôt, n'y en a-t-il pas un qui se nomme Gaëtano ? "

" Oui Très-Saint Père : je crois me souvenir qu'un homme de ce nom expie ses crimes dans un des cachots du fort St. Ange."

" C'est bien : je voudrais le voir. J'irai moi-même au château Saint Ange, mais je veux y aller *incognito* : faites-moi donner un laissez passer au nom de Jean-Marie-Joseph, prêtre ? "

" Cela sera fait, Très-Saint Père ; je vais me rendre à mon bureau et j'enverrai la permission à Votre Sainteté."

" Il ne faut pas dire " cela sera fait," mais cela est fait, et vous n'avez pas besoin d'aller à votre bureau pour cela. Voici du papier et une plume, écrivez cet ordre et remettez-le moi. "

" C'est fait, Très-Saint Père, voici l'ordre en règle."

" Je vous remercie, vous pouvez vous retirer, gouverneur."

Quelques minutes après le départ du grand fonctionnaire romain, Pie IX, déguisé en pauvre prêtre de la campagne se présentait au château Saint-Ange et remettait au geôlier de service la permission de communiquer avec le prisonnier, que lui avait donnée le gouverneur.

" Oimè, voilà du nouveau, dit le geôlier : c'est la première fois, depuis que je suis geôlier ici, que ce *birbante* reçoit une visite du dehors. Il n'avait donc pas d'amis ce bandit-là ? " et tout en grommelant, il engagea le prêtre à l'accompagner.

" Ah ! à propos, reprit-il, il est de mon devoir de vous prévenir, qu'il est interdit aux visiteurs de parler politique aux prisonniers ; il est également défendu de les instruire de ce qui se passe en ville ; à part cela, on peut leur dire ce que l'on veut. Puis j'oubliais, il est contre le règlement de leur donner des armes, des vivres ; du papier, des plumes ou un crayon sont également interdits. Vous m'entendez, *Padre*, pas d'accroc à la consigne, hein ? "

Un pâle sourire servit de réponse aux recommandations faites par le geôlier, qui, croyant au proverbe : " Qui ne dit mot, consent," fit signe au *Padre* de le suivre. Il s'enfonça dans d'interminables corridors avec son compagnon ; ces corridors étaient

percés çà et là de portes ornées de clous énormes, de larges bandes de fer et de serrures d'une dimension formidable ; à la fin, il ouvrit une de ces portes, et s'effaçant pour laisser passer le visiteur :

“ Entrez, *Padre*, lui dit-il. C'est ici, et surtout n'oubliez pas ma recommandation : “ Pas d'accroc à la consigne.”

Le *Padre* se trouva seul avec le prisonnier.

Celui-ci, à la vue de son visiteur, s'était levé de son escabeau de bois et, d'un ton presque impatient, dit à l'étranger :

“ Qui êtes-vous et que me voulez-vous ?

“ Je vous apporte des nouvelles de votre mère et je suis un ami.

“ Un ami, je n'en ai plus : un prisonnier n'a pas d'amis, et ma mère est morte ?”

“ Votre mère vit encore et m'a chargé de vous embrasser pour elle.”

En entendant cette nouvelle inattendue, l'homme sauta d'un bond au cou du messenger et, le serrant à l'étouffer, il répétait ce doux nom de mère, ce nom magique qui fait tressaillir jusqu'au cœur du plus grand criminel.

“ Là là, mon ami, doucement, vous m'ôtez la respiration, laissez-moi vous rendre vos embrassements, balbutiait haletant l'auguste visiteur en cherchant à se dégager de l'étreinte fiévreuse du malheureux et, à son tour, il embrassa le prisonnier sur les deux joues.

“ Merci, mon Dieu, je vous rends grâce, ma mère, ma bonne et sainte mère existe, criait le condamné, dont la voix tremblait d'émotion.

“ Oui, Dieu ne l'a pas encore rappelée à lui ; elle m'envoie pour vous consoler et pour vous dire d'espérer des jours meilleurs.

“ Ah ! mon Père, tous les anges ne sont pas au ciel, puisque vous êtes ici, dans ce cacliot que j'habite depuis si longtemps, et il couvrirait de baisers brûlants les mains du Souverain Pontife.”

Quand son émotion fut un peu calmée, il s'assit et invita l'ami que la Providence lui envoyait à prendre place à côté de lui sur son grabat de prison. Gaëtano appuya sa tête sur l'épaule de cet homme charitable dont il ignorait le rang, et commença la narration des souffrances d'une captivité de vingt-deux années. Quand il eut terminé son récit, Sa Sainteté lui dit :

“ Mais pourquoi, *figlio mio*, n'avez-vous pas imploré un pardon que le Pape vous aurait certainement accordé.

“ Je l'ai fait plusieurs fois : j'ai prié Notre Saint-Père de me prendre en pitié, de mettre un terme à cet emprisonnement, en un mot de me faire sortir de cette tombe, où vivant je suis enseveli, et toujours mes lettres ont été laissées sans réponse. J'ai abandonné alors tout espoir.

“ Il faut écrire de nouveau.

“ C'est inutile, mon Père, une nouvelle pétition aura le même sort que les autres, elle ne parviendra jamais jusqu'à Grégoire XVI.

“ Grégoire XVI est mort : écrivez à Pie IX.

“ Et qui se chargera de ma lettre ? Qui est-ce qui sera assez puissant pour plaider ma cause et obtenir une réponse satisfaisante de Sa Sainteté ?

“ J'essaierai moi-même ; tenez, voilà du papier et un crayon, écrivez votre supplique, et je vous promets que le Pape l'aura lue avant ce soir.”

Gaëtano prit le papier et le crayon que son bienfaiteur lui présentait, et écrivit une lettre remplie d'expressions de repentir et de protestations de respect et de vénération pour la personne du Vicaire de Jésus-Christ, et la donna à cet ami inconnu dont la présence et les promesses le faisaient revivre à l'espérance.

“ Ayez confiance, mon ami, mon fils : comme j'en ai dit aujourd'hui même, votre pétition sera mise sous les yeux du Souverain Pontife. Courage, ami, et priez Dieu pour Pie IX.”

Juste en ce moment, le geôlier venait avertir le *Padre* qu'il était temps de se retirer ; il vit la lettre que Gaëtano venait de lui remettre.

“ Ah ça ! que diable faites-vous ici ? Ne vous avais-je pas défendu de fournir au prisonnier du papier et des plumes ? Allez, hors d'ici, et presto, ou je vous fais jeter à la porte par les *sbirri*,” criait l'enragé geôlier, tout rouge de colère.

“ Calmez-vous, mon ami, la colère est un vilain péché, et si j'ai violé votre règlement, enseignez-moi la demeure du *Capo Custode* des prisons du château Saint-Ange, et je m'en expliquerai avec lui,” répondit le *Padre*.”

Le geôlier, bien qu'un peu bourru, était au fond une assez bonne pâte d'homme ; il avait une consigne à exécuter ; de son exécution parfaite dépendait le pain quotidien de la signora Pepina Bergama, sa digne épouse, et des cinq petits *Bergami*, jeunes drôles qui avaient un appétit de Gargantua ; c'était la seule raison pour laquelle les accros à la susdite consigne lui étaient si antipathiques. Mais l'humilité du *Padre* le désarma ; il s'empressa d'acquiescer à son désir et le conduisit à l'appartement occupé par le signor *Capo Custode* (gardien chef).

“ Signor, c'est un *Padre* de la campagne qui demande à vous parler, dit le geôlier à son chef.

“ Qu'y a-t-il pour le service de Votre Révérence ? parlez vite, je suis pressé, ajouta le haut fonctionnaire des prisons pontificales.

“ Je viens vous demander de mettre en liberté immédiatement le prisonnier Gaëtano.”

En attendant cette demande exprimée avec la plus naïve confiance, le *Capo Custode* poussa un formidable hump ! et éclata d'un bruyant rire.

“ Voyons, *Padre*, répondit-il, quand son hilarité se fut un peu calmée, est-ce sérieusement que vous me dites cela, ou est-ce une plaisanterie ? Pouvez-vous penser que, moi, humble *Capo Custode* des prisons du château Saint-Ange, je puisse grâcier un prisonnier d'Etat ? Mais, *Padre mio*, vous seriez le cardinal camerlingue en personne qui me diriez : Signor Giovanni Batista Baminelli, *figlio mio*, ouvrez les portes de la prison de ce *facchino* de Gaëtano, que je répondrais : Eminence je ne le peux pas, il n'y a que le Saint-Père qui puisse donner un ordre semblable, et il n'y a qu'à lui que j'obéirais.

“ Vous en êtes sûr, Signor Giovanni Batista Baminelli, *figlio mio*..

“ Parfaitement sûr, *Padre mio*.

“ Bien, alors donnez-moi une plume et du papier.”

Signor Giovanni Batista Baminelli, *Capo Custode*, regarda son interlocuteur pour voir si réellement il ne se moquait pas de lui ; mais voyant le sérieux du personnage et obéissant à l'air de majestueuse autorité que son visage reflétait, il s'empessa de lui fournir les objets demandés.

Le *Padre* prit le papier et écrivit les lignes suivantes :

“ En vertu de cet ordre, le *Capo Custode*, Signor Giovanni Batista Baminelli mettra en liberté le nommé Gaëtano, condamné à l'emprisonnement perpétuel.

“ Le présent ordre sera exécuté immédiatement.

“ PIE IX. PONTIF. MAX.”

Quand il eut fini d'écrire, il tendit le papier à l'officier qui, muet d'étonnement, tournait autour de lui, en l'examinant de la tête aux pieds ; il prit l'ordre et commença à le lire, quand ses yeux rencontrèrent la signature, le pauvre homme perdit complètement la tête, il se jeta aux pieds du Pape en lui disant :

“ Pardon, Saint Père, tant d'honneur à moi... Votre Sainteté, chez moi.... et ne trouvant plus rien dans sa cervelle de *Capo Custode*, il se mit à vociférer des *Evviva Il Santo Padre*, comme les gosiens romains seuls en possèdent le secret.

Sa Sainteté ne pouvait parvenir à lui faire comprendre que ces acclamations étaient intempestives et que ce n'était pas un bon moyen de lui préserver l'incognito qu'elle voulait garder ; ce fut

inutile. Pie IX se vit forcé de se hâter de quitter le château Saint-Ange, voulant éviter les ovations que le peuple lui prodiguerait s'il était reconnu.....

Gaëtano quitta sa prison le jour même ; un officier envoyé par le Pape l'attendait à sa sortie ; il le conduisit chez le Questeur de Rome où il trouva sa vieille mère, à qui le Saint Père venait de faire remettre une bourse de 1,000 scudis.

Tous deux quittèrent Rome dans la soirée bénissant Dieu et le Pape Pie IX.

Bergama voulut absolument les accompagner jusqu'à la villa Farnèse ; tout en descendant le Corso, il ne cessait de répéter :

“ Le Saint-Père m'a parlé à moi, Bergama Paolo ; je l'ai presque insulté, et il ne m'a pas chassé de ma place. *Evviva Il Santo Padre!* Et les passants répétaient avec lui : *Evviva Il Santo Padre!* ”

“ Je t'ai gardé fidèlement, Gaëtano, pendant vingt-deux ans, et je le dis, *vecchio mio*, cela me fend le cœur de te quitter, mais enfin, c'est pour ton bien, il faut se résigner ; car il n'y a si bonne compagnie qu'il ne faille quitter, mais cela m'est dur ; je te le dis : *ragazo*. ”

Tels furent les adieux de Bergama à son ex-prisonnier, qui, en se séparant de lui, l'embrassa cordialement.

La vérité nous oblige à dire que Bergama, envoyé chez Monseigneur le Secrétaire des Lettres Latines, au palais du Quirinal, en face de la fontaine Trevi, non pour admirer ce magnifique chef-d'œuvre, oh ! non (Bergama n'avait pas les goûts artistiques), mais bien pour savoir si l'*acquavitta* de son *compadre* Giuseppe Alegro venait en droite ligne de Montefiascone, sans avoir fait halte dans les magasins de Ripete ; et comme elle était bien de cette provenance et ne s'était point égarée en route, et que lui, Bergama, était un compatriote, il lui avait donné en conséquence plus d'une accolade fraternelle. De ce fait, nous déduisons que cette rencontre était pour beaucoup dans la tendresse tardive de Bergama envers son ex-prisonnier.

Gaëtano se retira à Valentano, petite ville perchée comme un nid d'aigle sur une montagne qui domine le lac de Bolsena, sur les frontières de la Toscane, où, pendant de longues années, il donna l'exemple de toutes les vertus. Il expira de douleur en apprenant l'entrée des Piémontais à Rome, en 1870.

Requiescat in pace!

Cte DEL MONIERI.

ASSUREZ VOS MAISONS ET VOS BATIMENTS DE FERME

A LA

CIE. D'ASSURANCE AGRICOLE DU CANADA

BUREAU PRINCIPAL

180, RUE ST. JACQUES, MONTREAL

CAPITAL AUTORISÉ - - - \$1,000,000

OFFICIERS

WM. ANGUS, Président. A. DESJARDINS, M. P., Vice-Président.
EDWARD H. GOFF, Directeur Gérant et Secrétaire.
J. H. SMITH, Inspecteur en Chef.

DIRECTEURS

WM. ANGUS, (Président de la Compagnie de papier du Canada,) Montréal.	JOHN FLETCHER, Rigaud, Q.
A. DESJARDINS, M. P., (Propriétaire du Nouveau Monde,) Montréal.	COL. A. A. STEVENSON, Montréal.
HON. M. H. COCHRANE, (Sénateur,) Compton.	J. B. POULIOT, M. P., Rivière du Loup.
EDWARD H. GOFF, Directeur Gérant, Montréal.	THOMAS LOGAN, Sherbrooke.
J. M. BROWNING, (Président du Conseil de l'Agriculture,) Montréal.	T. H. MAHONY, Québec.
	L. H. BLAIS, Montmagny.
	R. MULHOLLAND, Cobourg, Ont.
	JOHN FISHER, Cobourg, Ont.
	R. AGUR, (Banquier,) Ingersoll, Ont.
	JAMES H. SMITH, Montréal.

SUCCURSALES

COBOURG, Ont.	OTTAWA, Ont.	QUÉBEC
W. T. FISH Agent Général.	W. H. CLUFF Agent Général.	T. H. MAHONY Agent Général.
J. FLYNN, INSPECTEUR.		

Avantages Offerts

Cette Compagnie fait une spécialité d'assurer les bâtiments de ferme, les résidences privées et les propriétés peu exposées, contre les pertes par le feu et la foudre.

Elle paie toutes les pertes causées par le feu ou le dommage fait par la foudre, que l'incendie s'en suive ou non.

Elle assure les animaux contre la mort par la foudre, tant dans les bâtisses que sur le terrain de l'assuré.

Elle refuse d'assurer les moulins, boutiques, tanneries, magasins, hôtels et autres propriétés peu sûres. Elle n'est pas sujette aux pertes lourdes des grandes conflagrations et offre une garantie certaine à ceux qu'elle assure.

C'est une institution purement canadienne, ses affaires sont limitées à la Puissance, et elle est sous la direction d'hommes qui ont consacré plusieurs années à cette branche.

L'ÉGLISE ET L'ÉTAT

PAR LE R. P. LIBERATORE, S. J.

CHAPITRE IV

DE LA LIBERTÉ DE CONSCIENCE

§ III.—*C'est à bon droit que la liberté de conscience est appelée par le Pape une "liberté de perdition."*

Ce que nous avons dit jusqu'ici pourrait nous dispenser de toute preuve, car si le droit à la liberté de conscience est un délire, il est clair pour tous que l'application pratique d'un délire ne peut être par elle-même avantageuse à la société. Je veux qu'il en résulte accidentellement quelque bien, et que cette liberté puisse être accueillie parfois comme un moindre mal dans une société bouleversée par les divisions religieuses et dans laquelle la conscience publique est obscurcie par le doute. Alors la nécessité de conserver ce qui vaille les relations civiles et de pourvoir à la portion d'ordre qui reste encore pourra bien conseiller, voire même imposer quelquefois à un gouvernement de se tenir plus ou moins à l'écart dans les questions religieuses et de laisser à chacun le libre exercice des cultes qui, par suite d'une possession déjà ancienne, jouissent en paix de l'existence. Il ne s'agit plus alors de maintenir un bien que l'on possède et de prémunir la société contre un mal que l'on peut éviter, mais il s'agit, à dire vrai, de ne pas reconquérir par des moyens violents un bien déjà perdu et ne pas envenimer par un zèle inutile une plaie déjà aigrie.

Néanmoins, mettant de côté cette question d'opportunité et de prudence politique, laquelle est en dehors de notre sujet, et n'envisageant que la chose en elle-même et d'après les effets qui résultent de sa nature intime, nous ne pouvons ne pas y voir la vérité du jugement pontifical: que la liberté de conscience est une liberté de perdition.

D'abord cela ressort manifestement de la discorde dont la liberté de conscience est une source nécessaire. Saint-Augustin définit la société : *concora hominum multitudo*. Cette concorde se rend visible par les actes extérieurs, mais elle a son siège dans la volonté et sa racine dans l'entendement, car l'homme, être naturel, agit par l'intelligence et la volonté. Or, quel accord d'intelligence et de volonté peut-il y avoir où il y a désaccord en fait de religion? L'idée religieuse touche à la partie la plus universelle de l'esprit et aux fibres les plus délicates du cœur humain. Elle se rapporte au terme suprême de nos désirs, à l'objet le plus haut de notre vénération. La religion nous ordonne à Dieu comme à notre premier principe et à notre fin dernière. L'amour de la fin dernière agit sur tous les sentiments secondaires : il les dirige, il les modifie à sa manière. La vénération que nous avons pour Notre-Seigneur ne peut certainement souffrir qu'il soit pour les autres un objet de mépris. Imaginez quelle sympathie et quels rapports il peut exister entre un Renan blasphémateur et un chrétien prêt à donner tout son sang pour glorifier Jésus-Christ! Nous n'ignorons pas que la charité commande de haïr l'erreur mais d'aimer l'errant. Toutefois on ne peut nier que c'est moins facile à faire qu'à dire, parce que cela demande une grande perfection d'esprit et de cœur, et dans ces conditions-là, il n'est pas prudent d'espérer qu'une chose pareille obtienne communément son effet, surtout parmi les multitudes. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici les guerres civiles qui, pour cause de dissension religieuse, ensanglantèrent si souvent l'Allemagne, la France et les Cantons Suisses. Qu'il nous suffise d'éveiller l'attention des lecteurs sur le scandale des luttes parlementaires actuelles et les disputes de la presse quotidienne contemporaine, sans exclure les tumultes mêmes de la rue parmi ceux

che un muro e una fossa serra.

Et en cela rien d'étonnant, parce que tout principe anarchique est dissolvant de sa nature, et que la division dans l'ordre des idées n'est pas longtemps à prendre corps et à passer dans l'ordre des faits.

Pour obvier à un inconvénient si grave, on recourt au parti de

prescrire et de recommander le respect de toutes les opinions. Le remède, outre que bien souvent l'application en est impossible, est par lui-même non moins pernicieux que le mal. On peut encore produire ce respect quand il s'agit d'opinions spéculatives ou libres ou au moins se renfermant dans la sphère purement individuelle. Mais quand ce sont des opinions qui imposent des devoirs, qui de plus intéressent votre conduite, je ne sais trop quelle peut être la valeur d'une exhortation au respect. Un beau jour, il vient à un voleur l'idée de vous faire visite et de piller votre maison. Respecterez-vous son idée ? Or, les opinions religieuses non-seulement touchent à la pratique, mais il arrive souvent que l'une porte préjudice à l'autre. Exemple : la secte inique des Francs-Maçons hait ouvertement et veut exterminer l'Eglise catholique. De là des efforts d'une perfidie inouïe pour discréditer ses ministres, la déposséder de toute influence sur la société, la dépouiller de ses biens, tourner en dérision ses dogmes et sa morale. Naguère un de ces sectaires les plus enragés écrivait dans un mauvais livre qu'il fallait étouffer le christianisme dans la boue. Serez-vous si patient et si doux que vous prêchiez aux catholiques le respect d'une opinion si inoffensive ? Mais supposons que ce respect mutuel soit possible et facile à pratiquer. L'effet naturel, quel sera-t-il ? L'indifférentisme religieux. Et en effet, à moins de vouloir réduire ce respect à une pure hypocrisie (car à parler franchement, cela revient à dire : je respecte votre opinion, mais au fond je m'en amuse), il devra procéder d'une estime réelle non-seulement des personnes, mais aussi de leur doctrine ; ce qui entraîne un vrai scepticisme par lequel on ne croit plus à rien, ou, ce qui revient au même, on croit à l'égale probabilité de principes contradictoires. Plusieurs s'étonnent que depuis trois siècles dans les pays infestés de protestantisme il y ait eu si peu de saints parmi les vrais croyants, tandis qu'auparavant ils florissaient en grand nombre, et continuent de fleurir dans les pays purs d'hérésies : on compare l'Allemagne à l'Italie et à l'Espagne. Sans recourir à la colère de Dieu qui le rend moins prodigue de ses dons, cela peut s'expliquer naturellement par l'explication de la foi vive et agissante, affaiblissement qui est un effet insensible du contact avec les hétérodoxes, et par la nécessité où l'on est d'avoir des égards pour eux. La foi se manifeste dans tous les actes de la vie privée et sociale, domestique et civile. Or, cette continuité, cette universalité dans la manifestation de sa foi, comment est elle possible quand à chaque pas l'on peut heurter une hétérodoxe et un incroyant, et que l'on doit prendre garde de le blesser ?

Mais, sans cela, il est indubitable que pour le salut d'un grand

nombre la liberté de conscience est un danger évident. La profusion publique de l'erreur tout comme celle du vice est une pierre d'achoppement pour ceux qui n'ont pas l'esprit fortement trempé par une longue pratique et qui ne sont pas encore suffisamment instruits. Nous demandons à Dieu dans l'Oraison dominicale qu'il nous préserve des tentations, et dans l'Acte de contrition nous faisons résolution de fuir l'occasion prochaine du péché. Et pourquoi? Parce qu'ainsi l'exige la fragilité d'une nature viciée dans laquelle les illusions de la fantaisie et les assauts de la concupiscence viennent aisément à bout de pervertir le jugement et de s'emparer de la volonté (1). Or, cette raison qui vaut pour tout fils d'Adam, combien plus de poids n'a-t-elle pas quand il s'agit ou de la multitude ignorante si mobile au vent des passions, ou de la jeunesse sans expérience qu'agitent avec tant d'empire les fantômes changeants de l'imagination et les fougueuses ardeurs des sens?

Ici se place ordinairement un sophisme qui court maintenant les rues. Ayez foi, disent les défenseurs de la libre conscience, ayez foi en la force de vérité. La vérité est plus forte que l'erreur, avec le temps elle ne peut que sortir victorieuse de la lutte. Dans l'ordre moral tout aussi bien que dans l'ordre matériel, il faut pratiquer le libre échange, ce système si en faveur auprès des économistes modernes. Voyez ce qui se passe sur un marché où acheteurs et vendeurs se font une libre concurrence. La meilleure denrée est toujours celle qui est la plus courue. Celle qui est endommagée n'a pas d'acquéreurs. Or qui dira que le vrai n'est pas une denrée meilleure que l'erreur? Parfait. Et pourquoi ne faites-vous pas ce raisonnement si sage à propos de la famille et dans le gouvernement de votre maison? Avez-vous foi en la vertu? Laissez-la donc alors se mesurer en toute liberté avec le vice. Pourquoi l'entourer de tant de précautions? Pourquoi y regarder de si près quand il s'agit des livres à mettre en main à vos enfants, et des personnes à leur faire fréquenter? Laissez-leur une entière liberté. Permettez-leur de voir les choses les plus laides, d'écouter les paroles les plus libres, de fréquenter les compagnies les plus licencieuses. *Quid timetis, modicæ fidei?* La vertu respire de plus d'attraits que le vice; elle ne peut que triompher dans la lutte. Souvenez-vous du libre échange, système parfait; la meilleure denrée sera préférée. Je dirai plus. Puisque vous avez tant de foi en votre raisonnement, pourquoi encore n'en

(1) *Fascinatio enim nugacitatis obscurat bona et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum.* Sap. IV, 12.

essaieriez-vous pas l'application dans la société à propos des autres parties de l'ordre civil? A quoi bon tant d'entraves, de liens, de polices, de tribunaux, de gendarmes, de prisons, de lois répressives de tout méfait? La justice est plus belle et vaut mieux que l'injustice. Qu'on les laisse l'une et l'autre se faire une libre concurrence dans l'humanité. Ici encore le libre échange ne peut pas manquer d'être avantageux. Que vous en semble, ami lecteur? C'était l'argument discuté par saint Augustin dans un cas semblable: "Les Rois, dit-il, suivant qu'il leur est prescrit d'en haut, servent Dieu en tant que Rois, si dans leur royaume ils commandent le bien, défendent le mal non-seulement en matière d'ordre civil, mais aussi en matière de religion. Vainement dites-vous: LAISSEZ MOI A MON LIBRE ARBITRE. Car pourquoi n'en diriez-vous pas autant relativement aux homicides, aux viols et à toutes les autres espèces de forfaits et de crimes? Et pourtant leur compression par de justes lois est souverainement utile et salutaire (1)". La foi en la force de vérité ne nous manque pas; ce que nous n'avons pas, c'est la foi en la force des intelligences qui la doivent saisir et des volontés qui doivent la suivre. Les adversaires sortent de la question par leur passage du subjectif à l'objectif et substituent à l'homme réel l'homme possible. La nature de l'homme, telle qu'elle est *in ordine rerum*, non pas celle qui se trouve dans le cerveau des progressistes, ce n'est pas d'être une pure intelligence qui contemple le vrai sans voile et l'embrasse sans répugnance. Elle est un composé d'esprit et de fantaisie, d'appétit raisonnable et d'appétit sensible. Le vrai s'offre à nous par derrière les nuages de l'imagination et souvent en opposition ouverte avec les tendances les plus énergiques de la partie animale. Pour le saisir, il n'est pas rare qu'il faille du génie, qu'il faille de la doctrine, qu'il faille une étude tranquille et sans préjugé. Aperçu, il est souvent nécessaire pour l'embrasser de lutter opiniâtrement, d'abattre non sans peine ses passions. On a beau dire que la meilleure denrée aura des acheteurs préférablement à la mauvaise. Pour qu'il en soit ainsi, faut-il au moins qu'on la connaisse, et que de plus le prix n'en soit ni gênant ni trop lourd. Si elle est coûteuse, il y en a bien peu qui l'achèteront malgré sa supériorité:

..... Video meliora proboque,

Deteriora sequor.....

(1) In hoc Reges, sicut eis divinitus præcipitur, Deo serviunt, in quantum sunt reges, si in regno suo bona jubeant, mala prohibeant non solum quæ pertinent ad humanum societatem, verum etiam quæ ad divinam religionem. Frustratidicis: "Relinquitur libero arbitrio. Cur enim non homicidiis et in stupris et in quibuscumque aliis facinoribus et flagitiis libero arbitrio dimittendum esse proclamas? Quæ tamen omnia justis legibus comprimi, utilissimum ac saluberimum est. Cont. Crescon. l. iii, c. lvii.

Puis les avantages du libre échange ne font rien ici. Car sans dire que bien du monde ne croit pas aux bienfaits de ce système et pense qu'il tourne en définitive et en fait à l'oppression du faible au profit du fort, il est certain que les conditions ne sont pas les mêmes dans l'ordre moral et dans l'ordre matériel. Dans celui-ci, pour faire préférer la marchandise meilleure, tout est d'accord et le jugement de l'esprit et l'inclination des sens. Mais dans l'ordre moral, pour la faire prévaloir, à supposer encore que le jugement soit sain, il faut faire violence à ses passions ; et c'est là le difficile, comme nous venons de le dire.

L'un des motifs de crédibilité les plus forts dont se prévale notre religion, c'est qu'elle ait pu, malgré l'élévation de ses dogmes et la roideur de ses préceptes, triompher du paganisme et s'emparer de l'esprit et du cœur des peuples. Evidemment ce fait prodigieux trahit la main de Dieu. Car ou il fut la conséquence des miracles, ou, s'il advint sans miracle, il fut par là même le plus grand des miracles :

*Se il mondo si rivolse al Cristianesimo,
Diss'io, senza miracoli? quest'uno
Et tale che gli altri non sono il centesimo (1)*

Or, ce qui par un côté ou par un autre fut l'œuvre d'une intervention extraordinaire de Dieu, voudrions-nous le voir devenir un effet spontané de la providence ordinaire? Transformerons-nous le miracle et en ferons-nous le cours accoutumé des choses? ou bien exigerons-nous de Dieu qu'il renouvelle les miracles à notre gré pour complaire aux amis de la liberté de conscience?

L'Eglise qui assistée de Dieu connaît mieux que nous l'argile dont nous sommes pétris ne se laisse pas prendre à ces paralogismes. Elle sait très-bien que dans l'ordre moral comme dans l'ordre physique un air chargé de peste rend inmanquablement malade celui qui en respire les parties corrompues. Elle purifie donc sans cesse l'atmosphère des mœurs, écarte les scandales, réprime l'erreur, éloigne la séduction, fortifie l'humaine faiblesse par des exemples de vertu et des exhortations au bien. Et malgré cela, malgré tous ces préservatifs qu'elle emploie avec tant de soin et d'amour, il en est beaucoup qui se perdent, corrompus d'esprit et de cœur. Imaginez ce qui arriverait dans le système contraire! Ceux qui ont la pratique des âmes savent combien il est difficile de retenir la bouillante jeunesse sur la pente du vice, encore qu'ils soient aidés par une sainte éducation, par la grâce fortifiante des

(1) Dante, *Paradiso* XXIV.

sacrements, par la fuite du danger et le châtement infligé au vice. Et vous, vous voudriez la garder pure et vertueuse en la laissant en proie par votre liberté de conscience aux ardeurs des sens, aux sophismes de l'incrédulité? C'est une illusion manifeste, si ce n'est un crime.

CHAPITRE V

RÉFUTATION D'UNE DOCTRINE CONTRAIRE

§ I.—*Exposé de cette doctrine*

Le catholicisme et la liberté religieuse, tel est le titre d'un article que nous lisons dans la *Revista universale* (1) de Gênes, et dont le but est de prouver que le principe de la liberté religieuse juste en soi est en outre conforme et utile au catholicisme. Il n'est pas sans avantage de démasquer ces sophistes et de mettre à nu les contradictions dans lesquelles l'auteur s'embarrasse. Ces contradictions ne doivent pas étonner, car l'auteur appartient aux catholiques libéraux; leur système se composant précisément d'une contradiction, il est impossible que ce qu'il met au jour ne lui soit semblable: l'effet est conforme à sa cause.

La justesse de notre appréciation est déjà visible à la première page de l'article où il est parlé de la civilisation. L'auteur, comme catholique, veut rester soumis à l'Eglise, mais comme libéral le voilà contraint de s'élever au-dessus d'elle. Il commence donc par dire que depuis un siècle environ l'Eglise catholique est en lutte avec la civilisation, et la cause de cette lutte, il la trouve dans la difficulté qu'il y a pour les esprits peu sagaces de distinguer dans cette civilisation ce qui est bon de ce qui est mauvais: dans le mouvement social contemporain, il y a deux courants de civilisation bien distincts, l'un religieux, chrétien, fils de l'Evangile, l'autre, impie, anti-chrétien, fils du rationalisme et de l'incrédulité. Ces deux courants de civilisation constituant, quoique distincts, un seul flot, il est facile à des yeux peu perspicaces de les confondre. Puis il ajoute que si l'Eglise ne réprovoe de la civilisation que le côté mauvais, elle

(1) Cahier 58.

fait chose sainte ; mais la condamne-t-elle sans distinction, elle commet une imprudence et une injustice : *quand Rome frappe de ses justes anathèmes le faux progrès et le faux libéralisme de notre âge, elle ne fait que remplir sa divine mission et procure le bien de la société ; mais si, comme un certain parti le désirerait, elle entendait rejeter en bloc et maudire la civilisation moderne, sans distinguer le bien du mal, le vrai du faux, à mon avis son acte ne serait ni juste ni prudent.* Et au bas, en note : *Le Saint-Père condamnant la quatre-vingtième proposition (1) du Syllabus (qui a provoqué tant de colère et de dédain) ne pouvait avoir en vue que ce faux progrès et ce faux libéralisme moderne. S'il l'avait entendue autrement, il aurait démenti par cet acte sa sagesse et sa prudence ordinaire.* On sent ici tout de suite le libéral qui veut en remonter à l'Eglise, et l'on découvre son vrai caractère qui est de penser comme l'Eglise, mais à condition que l'Eglise pensera comme lui. Le catholique libéral dit : *C'est une chose indéniable que la civilisation actuelle dans sa substance (nous verrons plus bas cette substance) est l'évolution et la mise en pratique dans le monde des principes du christianisme.* Donc toute notre vénération pour les oracles du Saint-Siège, pourvu qu'il respecte cette vérité sacrée pour nous ; s'il la heurte, force nous sera de dire que pour cette fois *il s'est démenti lui-même et a fait une chose qui n'est ni prudente ni juste.* Voilà l'obéissance du catholique libéral : se soumettre au jugement de l'Eglise, pourvu qu'il soit conforme à celui de sa propre infailibilité. Mais qui ne voit que c'est là une obéissance illusoire par laquelle on entend non pas obéir mais commander à l'Eglise (2) ?

Mais où l'on aperçoit mieux encore comme l'auteur se contredit, c'est, quand après avoir dit que les anathèmes de l'Eglise ne doivent pas tomber sur ce qu'il estime être le bon côté de la civilisation moderne, il déclare qu'ils s'y rapportent néanmoins puisqu'ils ont trait à ce qui fait la substance et la base de sa prétendue civilisation. *“ Ces idées générales sur les rapports de la religion et du progrès moderne, j'en fais, dit-il, comme le préambule de ce que j'ai à dire sur le principe fondamental de la civilisation moderne, la liberté religieuse, qui est de tous les principes révolutionnaires le plus controversé et le plus combattu par l'autorité ecclésiastique.”* Pouvait-il dire autre-

(1) Elle est ainsi conçue : “ Le Pontife Romain peut et doit se réconcilier et transiger avec le progrès, le libéralisme et la civilisation moderne.”

(2) Saint-Bernard parlant de cette race d'obéissants qui, au lieu de se conformer au sentiment du supérieur, veulent que le supérieur se conforme à leur sentiment, dit ceci : “ Quisquis vel aperte vel occulte satagit ut quod habet in voluntate, hoc ei spiritualis Pater injungat, ipse se seducit, si forte sibi quasi de obedientia blandiatur. Neque enim in ea re ipse Prælato, sed magis ei Prælatum obedit. [Serm. de tr. ord. Eccl.]

ment quand à défaut même de toute autre preuve les paroles de Pie IX condamnant la liberté religieuse sont si formelles et si explicites? Et nous croyons que l'auteur les a présentes à la pensée, quand il se prend à compatir à la trop grande simplicité de l'Eglise qu'il se donne la charge d'instruire et de rassurer. "*Plutôt, dit-il, que d'invectiver contre elle, de lui reprocher ses peurs trop naturelles, c'est notre devoir de compatir à ses entrailles de mère, de la rassurer et de lui prouver par de bonnes raisons (qu'elle n'a pas vues) que le principe de la liberté religieuse bien entendu n'est pas substantiellement opposé aux principes de l'Évangile, (sur ce qui est opposé à l'Évangile, les catholiques libéraux en savent plus que l'Eglise) et que si dans les pays catholiques il peut occasionner la perte de quelques âmes, dans son universelle application, il profitera certainement au bien de l'humanité et produira le triomphe de la seule vraie religion.*" *Faciendum est malum ut exeat bonum.* N'est-ce pas là un excellent principe de morale? Merci à Dieu d'avoir en ces temps calamiteux suscité parmi nous *ces hommes de science et d'irréprochable vertu* qui sont la lumière de l'Eglise et savent lui faire comprendre ses vrais intérêts à l'encontre des menées d'un parti qui voudrait ramener cette civilisation qui rendait heureux nos pères du moyen-âge, c'est-à-dire cette civilisation qui fait le bonheur des peuples en les maintenant dans une perpétuelle sujétion et en leur étant tout souci, celui même de penser! Eux au contraire entendent émanciper les peuples, adultes désormais, et leur donner la liberté de penser avec celle d'agir qui en est la conséquence. Les fruits de cette liberté nous sommes déjà à les savourer et ils ne paraissent pas devoir flatter le goût de ceux mêmes qui les firent venir.

Mais voyons les raisons qui doivent forcer l'Eglise à déposer ses préventions contre la liberté religieuse. Dans l'idée de liberté religieuse notre auteur aperçoit deux choses : liberté de conscience et liberté des cultes. Quant à la première, autre chose, dit-il, est de la considérer par rapport à Dieu, à l'Évangile, à l'Eglise ; autre chose, de la considérer par rapport à l'État. Sous le premier aspect elle est une absurdité, sous le second elle est un droit, par la raison que l'État n'est pas juge de la vérité religieuse. D'où il conclut que la liberté de conscience au point de vue de l'État est conforme à la raison. Elle est en outre conforme à l'Évangile, étant une conséquence de la spiritualité de l'âme qui ne peut être contrainte par la force matérielle. Enfin elle est conforme à la constitution même de l'Eglise, puisque autrement il est impossible de distinguer l'ordre religieux de l'ordre civil et politique.

Quant à la liberté des cultes, la chose n'est pas aussi simple. L'auteur accorde à l'État le droit de la restreindre. "La liberté

absolue des cultes, dit-il, n'est logique que pour les partisans de l'indifférentisme religieux absolu, pour ceux qui nient l'action puissante de la religion sur la moralité et le bien-être des peuples et qui tolèrent toutes les religions existantes comme une fatale et douloureuse nécessité. Mais pour qui voit d'un autre œil les religions dans leurs rapports avec la société, pour qui met une différence entre la vérité et l'erreur, entre l'influence de l'une et de l'autre sur la morale, les mœurs et le bonheur des peuples, la liberté illimitée des cultes ne peut paraître qu'un délire funeste. Et en effet quel est le gouvernement chrétien qui voudrait si grossièrement méconnaître ses droits et ses devoirs au point de tolérer qu'en plein christianisme on ressuscite le culte de Priape ou de Vénus avec leurs honteux sacrifices ? ou qu'on rétablisse l'idolâtrie et ses hécatombes humaines ? ou qu'on accepte le culte du socialisme moderne qui a pour dogmes : la propriété est un vol, le mariage une servitude, l'autorité du père et de la société, une tyrannie ? Vaincue par l'évidence de ces raisons toute la partie sensée et catholique du libéralisme est bien éloignée d'admettre une liberté des cultes illimitée. (Nous ne voyons pas pourquoi ces raisons ne vaudraient pas également pour rejeter la liberté de conscience.) Elle reconnaît au pouvoir civil le droit de proscrire tout culte qui violerait les premiers principes naturels de la morale et renverserait l'ordre public : ce qui suppose déjà qu'il a jusqu'à un certain point le droit de connaître et d'examiner la religion de ses sujets." Puis pendant que le lecteur s'attend à le voir déterminer plus en détail les cultes qu'on doit reconnaître libres, notre auteur quitte la question et reprend sa thèse générale sur la liberté religieuse, faisant ressortir l'efficacité qu'elle aura pour la diffusion du catholicisme et déclamant contre l'usage de la force en cette matière.

Enfin il se fait deux difficultés auxquelles il sent le devoir de répondre. La première c'est que la liberté de conscience s'oppose à l'unité religieuse si nécessaire à l'unité nationale. La seconde c'est que la liberté de conscience est la liberté de l'erreur, et que l'erreur ne peut jouir du droit propre à la vérité.

Il répond à la première en disant que l'unité religieuse est certainement un bien, mais un bien que l'on doit obtenir par la persuasion, nullement par la contrainte. De plus s'il faut l'admettre comme nécessaire pour constituer l'unité nationale, il faudra l'admettre pour tous les peuples, et alors on légitimera toutes les persécutions des dissidents contre les catholiques.

Il avait déjà répondu à la seconde difficulté, qu'il ne faut pas ici que la liberté de l'erreur n'est pas autre chose que la liberté du

confondre la vérité objective avec la vérité subjective (1). Il ajoute mal, que Dieu n'a pas refusée à l'homme. Mais comme la liberté du mal ne peut empêcher le triomphe final du bien, ainsi la liberté de l'erreur, loin d'empêcher, favorise le triomphe final de la vérité. " Bref, s'écrie-t-il, de quoi s'agit-il ? de substituer au système d'intolérance religieuse qui a dominé jusqu'ici celui de la liberté. Le premier a donné ses fruits, avons-nous à nous en réjouir ? Faisons donc l'expérience du second, et nous le jugerons par ses fruits." Comme vous le voyez, il ne s'agit que d'une expérience à faire.

(1) " Pour constituer un peuple, l'unité religieuse est-elle nécessaire ou non ? Si non, l'objection que nous examinons tombe d'elle-même. Si oui, elle l'est pour tous, et les gouvernements hétérodoxes et idolâtres non moins que les gouvernements catholiques ont obligés par devoir de la maintenir. Mais ceux-là, direz-vous, ne sont pas dans la vérité comme ceux-ci. C'est toujours le même sophisme qui confond la vérité objective avec la vérité subjective." *Rivista universale*, Cahier 58, p. 390.

(à continuer.)

LE PAYS DES FOURRURES

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

UN FORT FLOTTANT

(suite)

Le fort Espérance, fondé par le lieutenant Jasper Hobson sur les limites de la mer polaire, avait dérivé ! Le courageux agent de la Compagnie méritait-il un reproche quelconque ? Non. Tout autre y eût été trompé comme lui. Aucune prévision humaine ne pouvait le mettre en garde contre une telle éventualité. Il avait cru bâtir sur le roc et n'avait pas même bâti sur le sable ! Cette portion de territoire, formant la presqu'île Victoria, que les cartes les plus exactes de l'Amérique anglaise rattachaient au continent américain, s'en était brusquement séparée. Cette presqu'île n'était, par le fait, qu'un immense glaçon, d'une superficie de cent cinquante milles carrés, dont les alluvions successives avaient fait en apparence un terrain solide, auquel ne manquait ni la végétation, ni l'humus. Liée au littoral depuis des milliers de siècles, sans doute le tremblement de terre du 8 janvier avait rompu ses liens, et la presqu'île s'était faite île, mais île errante et vagabonde que, depuis trois mois, les courants entraînaient sur l'Océan Arctique !

Oui ! ce n'était qu'un glaçon qui emportait ainsi le fort Espérance et ses habitants ! Jasper Hobson avait immédiatement com-

pris qu'on ne pouvait expliquer autrement ce déplacement de la latitude observée. L'isthme, c'est-à-dire la langue de terre qui réunissait la presqu'île Victoria au continent, s'était évidemment brisé sous l'effort d'une convulsion souterraine, provoquée par l'éruption volcanique, quelques mois auparavant. Tant que dura l'hiver boréal, tant que la mer demeura solidifiée sous le froid intense, cette rupture n'amena aucun changement dans la position géographique de la presqu'île. Mais, la débâcle venue, quand les glaçons se fondirent sous les rayons solaires, lorsque la banquise, repoussée au large, eut reculé derrière les limites de l'horizon, quand la mer fut libre enfin, ce territoire, reposant sur sa base glacée, s'en alla en dérive avec ses bois, ses falaises, son promontoire, sa lagon intérieur, son littoral, sous l'influence de quelque courant inconnu. Depuis plusieurs mois, il était ainsi entraîné, sans que les hiverneurs, qui, pendant leurs chasses, ne s'étaient éloignés du fort Espérance, eussent pu s'en apercevoir. Aucun point de repère, des brumes épaisses arrêtant le regard à quelques milles, une immobilité apparente du sol, rien ne pouvait indiquer ni au lieutenant Hobson, ni à ses compagnons, que de continentaux ils fussent devenus insulaires. Il était même remarquable que l'orientation de la presqu'île n'eut pas changé, malgré son déplacement, ce qui tenait sans doute à son étendue et à la direction rectiligne du courant qu'elle suivait. En effet, si les points cardinaux se fussent modifiés par rapport au cap Bathurst, si l'île eut tourné sur elle-même, si le soleil et la lune se fussent levés ou couchés sur un horizon nouveau, Jasper Hobson, Thomas Black, Mrs. Paulina Barnett ou tout autre eussent compris ce qui s'était passé. Mais, par une raison quelconque, le déplacement s'était accompli jusqu'alors suivant un des parallèles du globe, et, quoi qu'il fût rapide, on ne le sentait pas.

Jasper Hobson, bien qu'il ne doutât pas du courage, du sang-froid, de l'énergie morale de ses compagnons, ne voulut cependant pas leur faire connaître la vérité. Il serait toujours temps de leur exposer la nouvelle situation qui leur était faite, quand on l'aurait étudiée avec soin. Très-heureusement, ces braves gens, soldats et ouvriers, s'entendaient peu aux observations astronomiques, ni aux questions de longitude ou de latitude, et du changement accompli depuis quelques mois dans les coordonnées de la presqu'île, ils ne pouvaient tirer les conséquences qui préoccupaient si justement Jasper Habson.

Le lieutenant, résolu à se taire tant qu'il le pourrait et à cacher une situation à laquelle il n'y avait présentement aucun remède, rappela toute son énergie. Par un suprême effort de volonté, qui

n'échappa point à Mrs. Paulina Barnett, il redevint maître de lui-même, et il s'employa à consoler de son mieux l'infortuné Thomas Black, qui, lui, se lamentait et s'arrachait les cheveux.

Car l'astronome ne se doutait en aucune façon du phénomène dont il était victime. N'ayant pas, comme le lieutenant, observé les étrangetés de ce territoire, il ne pouvait rien comprendre, rien imaginer en dehors de ce fait si malencontreux, à savoir : que, ce jour-là, à l'heure indiquée, la lune n'avait point occulté entièrement le soleil. Mais que devait-il naturellement penser ? Que, à la honte des observatoires, les éphémérides étaient fausses, et que cette éclipse tant désirée, son éclipse à lui, Thomas Black, qu'il était venu chercher si loin et au prix de tant de fatigues, n'avait jamais dû être "totale" pour cette zone du sphéroïde terrestre, comprise sur le soixante-dixième parallèle ! Non ! jamais il n'eût admis cela ! Jamais ! Aussi son désappointement était-il grand, et il devait l'être. Mais Thomas Black allait bientôt apprendre la vérité.

Cependant, Jasper Hobson, laissant croire à ses compagnons que l'incident de l'éclipse manquée ne pouvait intéresser que l'astronome et ne les concernait en rien, les avait engagés à reprendre leurs travaux, ce qu'ils allaient faire. Mais, au moment où ils se préparaient à quitter le sommet du cap Bathurst, afin de rentrer dans la factorerie, le caporal Joliffe, s'arrêtant soudain :

"Mon lieutenant, dit-il en s'approchant, la main au bonnet, pourrais-je vous faire une simple question ?

— Sans doute, caporal, répondit Jasper Hobson, qui ne savait trop où son subordonné voulait en venir. Voyons, parlez !"

Mais le caporal ne parlait pas. Il hésitait. Sa petite femme le poussa du coude.

"Eh bien, mon lieutenant, reprit le caporal, c'est à propos de ce soixante-dixième degré de latitude. Si j'ai bien compris, nous ne sommes pas où vous croyez être....."

Le lieutenant fronça le sourcil.

"En effet, répondit-il évasivement..... nous nous étions trompés dans nos calculs..... notre première observation a été fautive. Mais pourquoi..... en quoi cela peut-il vous préoccuper ?

— C'est à cause de la paye, mon lieutenant, répondit le caporal, qui prit un air très-malin. Vous savez bien, la double paye promise par la Compagnie....."

Jasper Hobson respira. En effet, ses hommes, on s'en souvient, avaient droit à une solde plus élevée, s'ils parvenaient à s'établir sur le soixante-dixième parallèle ou au-dessus. Le caporal Joliffe, toujours intéressé, n'avait vu en tout cela qu'une question d'ar-

gent, et il pouvait craindre que la prime ne fût pas encore acquise.

« Rassurez-vous, caporal, dit Jasper Hobson en souriant, et rassurez aussi vos braves camarades. Notre erreur, qui est vraiment inexplicable, ne vous portera heureusement aucun préjudice. Nous ne sommes pas au-dessous, mais au-dessus du soixante-dixième parallèle, et, par conséquent, vous serez payés double.

—Merci, mon lieutenant, dit le caporal, dont le visage rayonna, merci. Ce n'est pas que l'on tienne à l'argent, mais c'est ce maudit argent qui vous tient.»

Sur cette réflexion, le caporal Joliffe et ses compagnons se retirèrent sans soupçonner en aucune façon la terrible et étrange modification qui s'était accomplie dans la nature et la situation de ce territoire.

Le sergent Long se disposait aussi à redescendre vers la factorie, quand Jasper Hobson, l'arrêtant, lui dit :

« Restez, sergent Long.»

Le sous-officier fit demi-tour sur ses talons et attendit que le lieutenant lui adressât la parole.

Les seules personnes qui occupaient alors le sommet du promontoire étaient Mrs. Paulina Barnett, Madge, Thomas Black, le lieutenant et le sergent.

Depuis l'incident de l'éclipse, la voyageuse n'avait pas prononcé blait une parole. Elle interrogeait du regard Jasper Hobson, qui semblait éviter. Le visage de la courageuse femme montrait plus de surprise que d'inquiétude. Avait-elle compris ? L'éclaircissement s'était-il brusquement fait à ses yeux comme aux yeux du lieutenant Hobson ? Connaissait-elle la situation, et son esprit pratique en avait-il déduit des conséquences ? Quoi qu'il en fût, elle se taisait et demeurait appuyée sur Madge, dont le bras entourait sa taille.

Quant à l'astronome, il allait et venait. Il ne pouvait tenir en place. Ses cheveux étaient hérissés. Il gesticulait. Il frappait dans ses mains et les laissait retomber. Des interjections de désespoir s'échappaient de ses lèvres. Il montrait le point au soleil ! Il le regardait en face, au risque de se brûler les yeux !

Enfin, après quelques minutes, son agitation intérieure se calma. Il sentit qu'il pourrait parler, et, les bras croisés, l'œil enflammé, la face colère, le front menaçant, il vint se planter carrément devant le lieutenant Hobson.

« A nous deux ! s'écria-t-il, à nous deux, monsieur l'agent de la compagnie de la baie d'Hudson ! »

Cette appellation, ce ton, cette pose ressemblaient singulièrement à une provocation. Jasper Hobson ne voulut point s'y arrêter, et

il se contenta de regarder le pauvre homme, dont il comprenait bien le désappointement immense.

— Monsieur Hobson, dit Thomas Black avec l'accent d'une irritation mal contenue, m'apprendrez-vous ce que cela signifie, s'il vous plaît ? Est-ce une mystification provenant de votre fait ? Dans ce cas, monsieur, elle frapperait plus haut que moi, entendez-vous, et vous pourriez avoir à vous en repentir !

— Que voulez-vous dire, monsieur Black ? demanda tranquillement Jasper Hobson.

— Je veux dire, monsieur, reprit l'astronome, que vous étiez engagé à conduire votre détachement sur la limite du soixante-dixième degré de latitude...

— Ou au delà, répondit Jasper Hobson.

— Au delà, monsieur, s'écria Thomas Black. Eh ! qu'avais-je à faire au delà ? Pour observer cette éclipse totale de soleil, je ne devais pas m'écarter de la ligne d'ombre circulaire que délimitait en cette partie de l'Amérique anglaise, le soixante-dixième parallèle, et nous voilà à trois degrés au-dessus !

— Eh bien, monsieur Black, répondit Jasper Hobson du ton le plus tranquille, nous nous sommes trompés, voilà tout.

— Voilà tout ! s'écria l'astronome, que le calme du lieutenant exaspérait.

— Je vous ferai d'ailleurs observer, reprit Jasper Hobson, que si je me suis trompé, vous avez partagé mon erreur, vous, monsieur Black, car, à notre arrivée au cap Bathurst, c'est ensemble, vous avec vos instruments, moi avec les miens, que nous avons relevé sa situation en latitude. Vous ne pouvez donc me rendre responsable d'une erreur d'observation que vous avez commise pour votre part !

A cette réponse, Thomas Black fut aplati, et, malgré sa profonde irritation, ne sut que répliquer. Pas d'excuse admissible ! S'il y avait eu faute, il était coupable, lui aussi. Et, dans l'Europe savante, à l'observatoire de Greenwich, que penserait-on d'un astronome assez maladroit pour se tromper dans une observation de latitude ? Un Thomas Black commettre une erreur de trois degrés en prenant la hauteur du soleil, et en quelles circonstances ? Quand la détermination exacte d'un parallèle devait le mettre à même d'observer une éclipse totale, dans des conditions qui ne devaient plus se reproduire avant longtemps ! Thomas Black était un savant déshonoré !

— Mais comment, s'écria-t-il en s'arrachant encore une fois les cheveux, comment ai-je pu me tromper ainsi ? Mais je ne sais donc plus manier un sextant ! Je ne sais donc plus calculer un angle !

Je suis donc aveugle ! S'il en est ainsi, je n'ai plus qu'à me précipiter du haut de ce promontoire, la tête la première !”

—Monsieur Black, dit alors Jasper Hobson d'une voix grave, ne vous accusez pas, vous n'avez commis aucune erreur d'observation, vous n'avez aucun reproche à vous faire !

—Alors, vous seul...

—Je ne suis pas plus coupable que vous, monsieur Black. Veuillez m'écouter, je vous en prie, vous aussi, madame, ajouta-t-il en se retournant vers Mrs. Paulina Barnett, vous aussi, sergent Long. Je ne vous demande qu'une chose, le secret le plus absolu sur ce que je vais vous apprendre. Il est inutile d'effrayer, de désespérer peut-être nos compagnons d'hivernage.”

Mrs. Paulina Barnett, sa compagne, le sergent, Thomas Black, s'étaient rapprochés du lieutenant. Ils ne répondirent pas, mais il eut comme un consentement tacite à garder le secret sur la révélation qui allait leur être faite.

“ Mes amis, dit Jasper Hobson, quand, il y a un an, arrivés en ce point de l'Amérique anglaise, nous avons relevé la position du Bathurst, ce cap se trouvait situé exactement sur le soixante-dixième parallèle, et si maintenant il se trouve au delà du soixante-douzième degré de latitude, c'est-à-dire à trois degrés plus au nord, c'est qu'il a dérivé.

—Dérivé ! s'écria Thomas Black. A d'autres, monsieur ! Depuis quand un cap dérive-t-il ?

—Cela est pourtant ainsi, monsieur Black, répondit gravement le lieutenant Hobson. Toute cette presqu'île Victoria n'est plus qu'une île de glace. Le tremblement de terre l'a détachée du littoral américain, et maintenant un des grands courants arctiques l'entraîne !...

—Où ? demanda le sergent Long.

—Où il plaira à Dieu !” répondit Jasper Hobson.

Les compagnons du lieutenant demeurèrent silencieux. Leurs regards se portèrent involontairement vers le sud, au-delà des vastes plaines, du côté de l'isthme rompu, mais de la place qu'ils occupaient, sauf vers le nord, ils ne pouvaient apercevoir l'horizon de men qui maintenant les entourait de toutes parts. Si le cap Bathurst eût mesuré quelques centaines de pieds de plus au-dessus du niveau de l'océan, le périmètre de leur domaine serait nettement apparu à leurs yeux, et ils auraient vu qu'il s'était changé en île.

Une vive émotion leur serra le cœur, à la vue du fort Espérance et de ses habitants, entraînés au large de toute terre, et devenus avec lui le jouet des vents et des flots.

—Ainsi, monsieur Hobson, dit alors Mrs. Paulina Barnett, ainsi s'expliquent toutes les singularités inexplicables que vous aviez observées sur ce territoire ?

—Oui, madame, répondit le lieutenant, tout s'explique. Cette presqu'île Victoria, île maintenant, que nous croyons, que nous devons croire inébranlablement fixée sur sa base, n'était qu'un vaste glaçon, soudé depuis des siècles au continent américain. Peu à peu le vent y a jeté la terre, le sable, et semé ces germes qui ont produit les bois et les mousses. Les nuages lui ont versé l'eau douce du lagon et de la petite rivière. La végétation l'a transformée ! Mais sous ce lac, sous cette terre, sous ce sable, sous nos pieds enfin, il existe un sol de glace qui flotte sur la mer, en raison de sa légèreté spécifique. Oui ! c'est un glaçon qui nous porte et qui nous emporte, et voilà pourquoi, depuis que nous l'habitons, nous n'avons trouvé ni un caillou, ni une pierre à sa surface ! Voilà pourquoi ses rivages étaient coupés à pic, pourquoi, lorsque nous avons creusé le piège à rennes, la glace est apparue à dix pieds au-dessous du sol, pourquoi, enfin, la marée était insensible sur ce littoral, puisque le flux et le reflux soulevaient et abaissaient toute la presqu'île avec eux !

—Tout s'explique, en effet, monsieur Hobson, répondit Mrs. Paulina Barnett, et vos pressentiments ne vous ont pas trompé. Je vous demanderai, cependant, à propos de ces marées, pourquoi, nulles maintenant, elles étaient encore légèrement sensibles à notre arrivée au cap Bathurst ?

—Précisément, madame, répondit le lieutenant Hobson, parce que, à notre arrivée, la presqu'île tenait encore par son isthme flexible au continent américain. Elle opposait ainsi une certaine résistance au flux, et, sur son littoral du nord, la surface des eaux se déplaçait de deux pieds environ, au lieu des vingt pieds qu'elle aurait dû marquer au-dessus de l'étiage. Aussi, du moment que la rupture a été produite par le tremblement de terre, du moment que la presqu'île, libre tout entière, a pu monter et descendre avec le flot et le jusant, la marée est devenue absolument nulle, et c'est ce que nous avons constaté ensemble, il y a quelques jours, au moment de la nouvelle lune !”

Thomas Black, malgré son désespoir bien naturel, avait écouté avec un extrême intérêt les explications de Jasper Hobson. Les conséquences émises par le lieutenant durent lui paraître absolument justes, mais, furieux qu'un pareil phénomène, si rare, si inattendu, si “absurde”,—ainsi disait-il,—se fût précisément produit pour lui faire manquer l'observation de son éclipse, il ne dit pas un mot, et demeura sombre et, pour ainsi dire, tout honteux.

« Pauvre monsieur Black ! dit alors Mrs. Paulina Barnett, il faut convenir que jamais astronome, depuis que le monde existe, ne s'est vu exposé à pareille mésaventure !

—En tout cas, madame, répondit Jasper Hobson, il n'y a aucunement de notre faute ! On ne pourra rien reprocher, ni à vous, ni à moi. La nature a tout fait, et elle est la seule coupable ! Le tremblement de terre a brisé le lien qui rattachait la presque île au continent, et nous sommes bien réellement emportés sur une île flottante. Et cela explique encore pourquoi les animaux à fourrures et autres, emprisonnés comme nous sur ce territoire, sont si nombreux aux environs du fort !

—Et pourquoi, dit Madge, nous n'avons pas eu, depuis la belle saison, la visite de ces concurrents dont vous redoutiez la présence, monsieur Hobson !

—Et pourquoi, ajouta le sergent, le détachement envoyé par le capitaine Craventy n'a pu arriver jusqu'au cap Bathurst !

—Et pourquoi, enfin, dit Mrs. Paulina Barnett, en regardant le lieutenant, je dois renoncer à tout espoir, pour cette année, du moins, de retourner en Europe !

La voyageuse avait fait cette dernière réflexion d'un ton qui prouvait qu'elle se résignait à son sort beaucoup plus philosophiquement qu'on ne l'aurait supposé. Elle semblait avoir pris soudain son parti de cette étrange situation, qui lui réservait, sans doute, une série d'observations intéressantes. D'ailleurs, quand elle se fût désespérée, quand tous ses compagnons se seraient plaints, quand ils auraient récriminé, pouvaient-ils empêcher ce qui était ? pouvaient-ils enrayer la course de l'île errante ? pouvaient-ils, par une manœuvre quelconque, la rattacher à un continent ? Non. Dieu seul disposait de l'avenir du fort Espérance. Il fallait donc se soumettre à sa volonté.

CHAPITRE II.

OU L'ON EST.

La situation nouvelle, imprévue, créée aux agents de la Compagnie, voulait être étudiée avec le plus grand soin, et c'est ce que Jasper Hobson avait hâte de faire, la carte sous les yeux. Mais il fallait nécessairement attendre au lendemain, afin de relever la position en longitude de l'île Victoria,—c'est le nom qui lui fut

conservé,—comme elle venait de l'être en latitude. Pour faire ce calcul, il était nécessaire de prendre deux hauteurs du soleil, avant et après midi, et de mesurer deux angles horaires.

A deux heures du soir, le lieutenant Hobson et Thomas Black relevèrent au sextant l'élévation du soleil au-dessus de l'horizon. Le lendemain, ils comptaient, vers dix heures du matin, recommencer la même opération, afin de déduire des deux hauteurs la longitude du point alors occupé par l'île sur l'océan polaire.

Mais ils ne redescendirent pas immédiatement au fort, et la conversation continua assez longtemps entre Jasper Hobson, l'astronome, le sergent, Mrs. Paulina Barnett et Madge. Cette dernière ne songeait guère à elle, étant toute résignée aux volontés de la Providence. Quant à sa maîtresse, sa " fille Paulina ", elle ne pouvait la regarder sans émotion, songeant aux épreuves et peut-être aux catastrophes que l'avenir lui réservait. Madge était prête à donner sa vie pour Paulina, mais ce sacrifice sauverait-il celle qu'elle aimait plus que tout au monde ? En tout cas, elle le savait, Mrs. Paulina Barnett n'était pas femme à se laisser abattre. Cette âme vaillante envisageait déjà l'avenir sans terreur, et, il faut le dire, elle n'aurait encore eu aucune raison de désespérer.

En effet, il n'y avait pas péril imminent pour les habitants du fort Espérance, et même tout portait à croire qu'une catastrophe suprême serait conjurée. C'est ce que Jasper Hobson expliqua clairement à ses compagnons.

Deux dangers menaçaient l'île flottante, au large du continent américain, deux seulement :

Ou elle serait entraînée par les courants de la mer libre jusqu'à ces hautes latitudes polaires, d'où l'on ne revient pas.

Ou les courants l'emporteraient au sud, peut-être à travers le détroit de Behring, et jusque dans l'océan Pacifique.

Dans le premier cas, les hiverneurs, pris par les glaces, barrés par l'infranchissable banquise, n'ayant plus aucune communication possible avec leurs semblables, périraient de froid ou de faim dans les solitudes hyperboréennes.

Dans le second cas, l'île Victoria, repoussée par les courants jusque dans les eaux plus chaudes du Pacifique, fondrait peu à peu par sa base et s'abîmerait sous les pieds de ses habitants.

Dans cette double hypothèse, c'était la perte inévitable du lieutenant Jasper Hobson, de tous ses compagnons et de la factorerie élevée au prix de tant de fatigues.

Mais ces deux cas se présenteraient-ils l'un ou l'autre ? Non. Ce n'était pas probable.

En effet, la saison d'été était fort avancée. Avant trois mois, la

mer serait solidifiée sous les premiers froids du pôle. Le champ de glace s'établirait sur toute la mer, et, au moyen des traîneaux, on pourrait gagner la terre la plus rapprochée, soit l'Amérique russe, si l'île s'était maintenue dans l'est, soit la côte d'Asie, si, au contraire, elle avait été repoussée dans l'ouest.

« Car, ajoutait Jasper Hobson, nous ne sommes aucunement maîtres de notre île flottante. N'ayant point de voile à hisser comme sur un navire, nous ne pouvons lui imprimer une direction. Où elle nous mènera, nous irons. »

L'argumentation du lieutenant Hobson, très-claire, très-nette, fut admise sans contestation. Il était certain que les grands froids de l'hiver souderaient au vaste icefield l'île Victoria, et il était présumable même qu'elle ne dérriverait ni trop au nord ni au sud. Or, quelques cents milles à franchir sur les champs de glace n'étaient pas pour embarrasser ces hommes courageux et résolus, habitués aux climats polaires et aux longues excursions des contrées arctiques. Ce serait, il est vrai, abandonner ce fort Espérance, objet de tous leurs soins, ce serait perdre le bénéfice de tant de travaux menés à bonne fin, mais qu'y faire ? La factorerie, établie sur ce sol mouvant, ne devait plus rendre aucun service à la Compagnie de la baie d'Hudson. D'ailleurs, un jour ou l'autre, tôt ou tard, un effondrement de l'île l'entraînerait au fond de l'Océan. Il fallait donc l'abandonner, dès que les circonstances le permettaient.

JULES VERNE.

à continuer)

CHRONIQUE PARISIENNE

Paris est une ville où tout se compte, et par conséquent où tout se sait,—même le nombre de lecteurs fournis chaque jour aux bibliothèques.

Eh bien, le croiriez-vous ? sur une population de 1 million 900,000 âmes, 640 seulement (je dis : six cent quarante) font, le jour, acte de présence dans nos bibliothèques publiques. Peut-on rien imaginer de plus humiliant que cette statistique pour l'Athènes du monde moderne ! et le siècle des lumières et de l'enseignement obligatoire, n'a-il point à prendre sur ce chiffre plus d'une importante et sévère leçon ?

Ainsi, dans les ténèbres de cet abhorré moyen-âge, si honni, si vilipendé par nos écrivains actuels, il y avait plus de lecteurs assis dans les bibliothèques de deux ou trois monastères, comme Cluny, que l'on n'en compte aujourd'hui dans celles de notre capitale. Avec infiniment moins de moyens que nous, les moines travaillaient mieux que nous, et Paris n'est qu'un nid de frelons, comparé aux ruches du XIII^{me} siècle.

Vous direz à cela que si les Parisiens ne travaillent pas, on ne peut pourtant point contester qu'ils lisent. En effet, le Parisien lit le journal,—si c'est là ce qui s'appelle lire. Et encore, qu'y cherche-t-il ? De l'instruction ? Non, mais de l'amusement. Car le Parisien ne croit pas volontiers qu'il lui reste quelque chose à apprendre, et il est trop orgueilleux pour se mettre à l'école d'un gros livre. Ce qu'il lui faut, c'est cette "encyclopédie facile, renouvelée incessamment, spirituelle, rapide, touchant à l'histoire, parlant politique, racontant les anecdotes, citant les bons mots,

« frivole, grave, littéraire, drôlatique, injuste, indulgente, acrimo-
« nieuse, paterne, rouge ou blanche, verte ou bleue, à son choix,
« et qui lui apporte chaque jour son savoir de la journée. »

J'ai pris le chiffre 640, qui est la moyenne exacte du nombre des lecteurs fournis par Paris à ses quatre grandes bibliothèques ; mais je ne l'ai pas décomposé. Or, il y a deux catégories bien distinctes : celle du travail et celle de la lecture, je devrais dire du désœuvrement et de la flânerie littéraires. La première, sauf peut-être à la bibliothèque Richelieu, est souvent, hélas ! moins nombreuse que la seconde. Cette dernière se recrute en immense majorité parmi les hommes qui se préoccupent de tuer le temps, et qui prennent un livre, n'importe lequel, le plus souvent un roman ou une revue.

N'oublions pas aussi d'y comprendre les amateurs de voyages, les fureteurs de chroniques scandaleuses et les chercheurs d'armoriaux où l'on espère se trouver des ancêtres.

C'est là, dit un homme qui a bien étudié ce personnel, que l'on demande *Ivan* et *Noë* de Valtère Coq et le dictionnaire des *Capricieuses* de Somaize ; là qu'on écrit sur le bulletin : Gauthier, Alfonse Kharr et même Voltaire. On sait que l'*h* joue un grand rôle chez les gens qui ne savent pas l'orthographe, et vous voyez qu'on en rencontre jusque parmi les assidus de nos bibliothèques publiques.

Ne croyez pas toutefois que nous soyons avec eux au dernier degré de l'échelle. En effet, voici venir le contingent relativement considérable des frileux, qui, dans les frimas de l'hiver où le trottoir est si dur aux pauvres sans bois, ne sont pas fâchés de faire passer, pendant deux ou trois heures, sous prétexte de lecture, un bon courant d'air chaud sous leurs pieds. Ils ne tardent guère à tomber le nez sur la seconde ou la troisième page, du sommeil de ceux que les Aldes et les Elzévir n'empêchent pas de dormir. S'ils ne ronflent pas trop, les employés les laissent faire ; car, après tout, il vaut mieux, comme l'a dit un charitable moraliste, dormir dans une bibliothèque que se griser au cabaret.

Les jours de pluie, le chiffre de cet arrière-ban de désœuvrés doit être augmenté d'un bon tiers. Vous y verrez arriver, trottant menu, de ces bons petits vieux à la figure placide, à la redingote lustrée—leur unique, hélas !—et qu'essuient avec leur mouchoir la place où ils vont s'asseoir, ce qui ferait croire à un pantalon fatigué et également unique. Excellente tribu de petits bourgeois ruinés, et préférant la gêne à Paris à l'aisance en province.

Ce n'est pas sans quelque pose apprêtée et quelque air de grave dignité que ce pauvre inoffensif lecteur consulte le catalogue et se

fait servir par les employés aussi intelligents qu'empressés qui répondent à toutes les demandes. Il racontera le soir sur le palier de sa mansarde qu'il a travaillé à la Mazarine avec MM. Pasteur et Cuvillier-Fleury, et qu'il s'est croisé dans l' Arsenal avec le ministre de la guerre.

Heureusement, il y a à côté de ces parasites le véritable assidu, le vrai savant ; et c'est merveille comme les employés de la bibliothèque le discernent à première vue et lui font bon visage. La meilleure place est pour lui dans un coin tranquille et favorablement éclairé. On l'aide dans ses recherches, et s'il doit revenir le lendemain, on serre religieusement son volume dans un tiroir, pour qu'il l'ait tout de suite en arrivant.

Rien qu'en le voyant feuilletter, on comprend qu'il connaît les livres et sait s'en servir comme l'abeille des fleurs qu'elle butine. On voit que pour lui les livres ont une âme, âme mystérieuse et discrète qui ne répond pas au vulgaire ; et l'on se dit que ces volumes sont réellement comme certains personnages des *Mille et une Nuits*, qui vivants pour les initiés, étaient morts pour les profanes.

Le bibliophile surtout (je ne veux pas dire bibliomane, qui me semble un vilain mot,) est curieux à observer, et l'on sent, dit l'auteur cité plus haut, qu'il a les beaux livres en amitié. Il en regarde avec respect les caractères irréprochables, il en examine avec piété les grandes marges : il constate avec joie que nul ver n'en a piqué les fonds et éprouve une certaine sensualité à passer la main sur le lisse épiderme des reliures. Il chasse avec précaution la fine poussière tamisée sur la tranche et s'extasie longuement sur les belles majuscules rouges ou noires des titres ou des sous-titres.

C'est surtout dans *la réserve* que vous le rencontrerez, et l'on appelle de ce nom l'ensemble des galeries spéciales de la bibliothèque nationale, dont chaque volume (il y en a 60,000) est un joyau inestimable et sans prix. Les musées d'art même les plus vénérables et les plus riches, n'ont point la solennité de ces salles silencieuses et uniformes. Vous vous arrêtez devant le premier volume imprimé par Gutenberg. Vous avez sous la main les Aldes et les Elzévir : voici les beaux caractères inventés à Venise par le Français Tenson : voici les merveilles sorties de la presse des Estienne, cette dynastie d'éditeurs hors pairs, celles plus récentes publiées par les Didot et les Hachette. C'est en vain que l'Angleterre a produit sa *Magna Charta* pour laquelle elle a épuisé toutes les ressources de son mauvais goût et de sa richesse. Le plus mince volume de Jean de Tournes à la Richelieu fait pâlir ce chef-d'œuvre de prétentions dorées et enluminées.

Il est à peu près certain que Paris qui l'emporte à tant d'autres points de vue sur les plus grandes villes de l'univers, l'emporte aussi au point de vue des bibliothèques. Berlin, que nos vainqueurs seuls s'obstinent, on ne sait pourquoi, à appeler la *capitale de l'intelligence*, n'en possède point autant que nous et le *British Museum* lui-même n'est pas comparable.

En dehors des quatre grandes bibliothèques générales dont nous parlerons tout à l'heure, que de bibliothèques spéciales ! Que d'amas de livres dans tous les centres d'études, dans tous les laboratoires de la science, dans toutes les écoles de littérature et des beaux-arts ! Il y en a d'annexées à l'Université pour les besoins de la pédagogie, au Jardin des Plantes pour ceux de l'histoire-naturelle, aux Assemblées nationales pour ceux de la politique. Il y en a à l'école des Beaux-Arts et à celles de Droit et de Médecine. L'ordre des avocats, le conservatoire de musique, les dépôts de la marine et de la guerre ont aussi la leur. Ce sont des masses de livres à consulter, de documents à exhumer et chaque année l'Académie française couronne quelques-uns de ces fouilleurs d'archives qui font revivre ou rectifient l'histoire sur des bases aussi absolument authentiques qu'ignorées, comme on reconstruit un monument ruiné par le dégagement de quelques murs informes et une espèce animale disparue avec des fossiles antédiluviens.

Depuis le jour où la commune au désespoir enduisit de pétrole et réussit à brûler une partie de notre admirable Louvre, nous n'avons plus que quatre bibliothèques générales au lieu de cinq. Il est vrai qu'à celle qui a été dévorée avec une aile du palais de nos rois va succéder la magnifique collection aujourd'hui en voie de se former à l'Hôtel Carnavalet. Elle lui succédera hélas ! mais ne la remplacera pas. Demandez-le plutôt aux bibliophiles qui ont vu la rage au cœur, tant de merveilles labourées par le feu et tombant sous forme de papier noirci, dans les eaux de la Seine.... Souvenir désespéré qui saigne encore !

Si belle quelle soit en effet, la bibliothèque Carnavalet ne nous rendra pas ces 125,000 volumes anéantis, et surtout quelques éditions princeps et quelques incunables qui en étaient la gloire.

On raconte que lorsqu'en 1624, le cardinal de La Rochefoucaud fut nommé abbé de Ste. Geneviève de Paris et fit son entrée dans l'abbaye, il n'y aperçut pas un livre. Il y fit aussitôt apporter les 600 volumes dont se composait sa modeste bibliothèque particulière et ce fut là l'embryon, le noyau des 120.000 volumes et des 3,000 manuscrits que l'on y admire aujourd'hui. Sa collection d'Aldes et d'Elzévir est célèbre, ainsi qu'un portrait de Marie

Stuart donné par elle-même aux religieux de Ste. Geneviève et que l'on y conserve pieusement.

Le quartier de Ste. Geneviève étant par excellence celui des écoles, on a institué à la bibliothèque des séances de lecture de 6 à 10 heures du soir. C'est alors qu'elle apparaît envahie par les travailleurs. Plus de 300 étudiants y sont assidus; et quand on a vu tous ces jeunes fronts penchés sur les livres à la clarté de quatre-vingts becs de gaz, on s'en va avec une meilleure opinion de ce quartier latin, où l'on s'amuse si fort, mais où aussi, de temps en temps, on travaille. La Bibliothèque Ste. Geneviève n'a pas plus de 80 lecteurs dans la journée.

Un peu plus considérable quant au nombre des volumes (150,000) la bibliothèque Mazarine n'a que 2,000 manuscrits. Elle est installée au Palais de l'Institut, magnifique édifice bâti par le cardinal pour le service du collège des Quatre-Nations et qui abrite maintenant nos corps savants et l'Académie française.

Là où les quarante immortels vivants ont leurs fauteuils si enviés, il convenait que les immortels des temps passés eussent leurs chefs-d'œuvre et leur histoire. On ne sort pas de la Mazarine sans aller donner un coup-d'œil à une magnifique sphère terrestre à laquelle le roi Louis XVI a travaillé.

Qui ne connaît l'Arsenal ou maison de Sully? C'est là que notre troisième grande bibliothèque est installée; et avec son étrange couronnement, composé de canons, de mortiers, de bombardes en pierre sculptée, il faut avouer qu'elle ne ressemble guère à un palais consacré aux livres. Cela n'empêche pas qu'elle compte 6,000 manuscrits et 230,000 volumes dont la plupart appartiennent à des éditions rares ou princeps et sont revêtus de reliures admirables. Il n'y manque pas, dit-on, une seule des poésies que la France a publiées. Elle fut composée à deux reprises de reliures par le marquis d'Argenson, forcené bibliophile qui entassa volumes sur volumes, si bien qu'il se ruina et fut obligé de mettre sa bibliothèque en vente, et par le comte d'Artois, depuis Charles X, qui y ajouta tout le fond La Vallière. C'est ainsi que la maison du plus laborieux des ministres est restée l'asile des travailleurs studieux et le palais des livres.

Nous voici maintenant en face de la plus grande de nos bibliothèques parisiennes, la plus grande peut-être du monde entier.

Combien la bibliothèque nationale, dite bibliothèque Richelieu, contient-elle de volumes, se demande un statisticien très-chercheur et très-bien informé.—Impossible de répondre mathématiquement à cette question. D'abord, parce que le nombre varie incessamment, puisque la bibliothèque reçoit, d'après la loi, un exemplaire

de tout ce qui est imprimé en France et aux colonies. Elle a même droit aux étiquettes, aux affiches, aux prospectus, en un mot à tout ce que le langage des typographes appelle des *bilboquets* : on lui en fait grâce, heureusement ; car, sans cela, les œuvres sérieuses disparaîtraient sous le flot incessant de ces inutilités. Elle a déjà bien assez de romans frivoles, des recueils de chansons et de toutes les sornettes qui viennent se couvrir de poussière sur ces rayons trop encombrés.

Pour savoir exactement le nombre de volumes qui se pressent les uns contre les autres dans les armoires sans vitrage de la rue Richelieu, il faudrait les compter un à un, travail excessif et qui n'aboutirait qu'à satisfaire une curiosité puéride. Il y a là un total que l'on ne peut qu'évaluer : 1 million 500 mille, disent les uns ; 1 million 800 mille disent les autres. Ces chiffres me paraissent au-dessous de la vérité. On se trouve, il est vrai, en présence de plaquettes minces comme un cahier de papier à lettres et d'antiphonaires dont le large dos couvrirait la moitié d'un lutrin. Mais l'épaisseur des uns compense la gracilité des autres, et la moyenne de la place exigée pour un volume est exactement représentée par l'in-octavo relié de 400 pages. Un rayon d'un mètre en contient 40. Or, l'étendue des rayons du département des imprimés est de 55 kilomètres (treize lieues et quart !). Le nombre approximatif des volumes est donc de 2 millions 200,000.

Vous, pour qui les idées offrent plus d'intérêts que les sensations, et qui préférez les livres à la musique, aux tableaux, aux palais et aux spectacles, venez passer quelques heures (je devrais dire quelques mois) à la bibliothèque Richelieu. Seulement, prenez garde de vous tromper en entrant sur sa dénomination officielle. Car chaque gouvernement prend plaisir à gratter sur la porte l'étiquette inscrite par celui qui l'a précédé et à la remplacer par la sienne. C'est ainsi que la bibliothèque est successivement royale, impériale ou nationale, selon que nous sommes en monarchie, en empire ou en république.

Heureusement, le personnel, lui, ne change guère, et vous trouvez là, empressés, obligeants, adroits chercheurs, une équipe d'employés qui se mettent à vos ordres gratuitement, et sans se rebuter jamais du nombre et de la fréquence de vos demandes.

Une seule exigence les trouverait intraitables : c'est dans le cas où, par une curiosité renouvelée du paradis terrestre, vous demanderiez à visiter ce qu'on appelle l'*enfer* de la bibliothèque. On appelle ainsi une certaine quantité de livres immondes, 340 à peu près, que l'administration garde à bon droit loin des regards indiscrets, sous clef, dans des cartons uniformes et sans titres, et

au fond d'armoires cachées qui jamais, sous aucun prétexte, ne sont ouvertes au public. C'est le musée honteux de l'esprit humain, lequel,—il convient de le dire à son honneur,—a relativement bien peu produit en ce genre depuis l'invention de l'imprimerie.

Pauvre grande bibliothèque! Cela serre le cœur de voir là endormis dans le silence et l'oubli, sous une poussière qu'aucune main ne vient essuyer, tant de chefs-d'œuvre que le monde désapprend de plus en plus, tandis qu'au dehors, Paris bruit, court, babille, saute, s'agite dans le paroxysme d'une civilisation factice. Il y aurait là de quoi dissiper ces erreurs et calmer ces effervescences. La révolution elle-même s'y éteindrait comme la foule dans les eaux profondes: la soif des intelligences s'y étancherait. Mais le siècle des lumières est surtout le siècle du travail au rabais, et notre esprit énérvé par les plaisirs faciles n'aime plus que les plaisirs qui ne lui coûtent rien.

Paris, mai 1877.

Th. B.

CHRONIQUE DU MOIS

Les nouvelles politiques du Canada sont à peu près nulles. L'attention publique est actuellement attirée sur la localisation du chemin de fer du Nord, de Berthier à Montréal. Le gouvernement local n'a pas encore décidé quel tracé il adopterait pour continuer les travaux du chemin. Bien des intérêts divergents militent en faveur de l'un et de l'autre tracé, mais nous avons droit d'attendre que les ministres adopteront la ligne la plus apte à remplir les fins de cette grande entreprise.

L'ab-légat du St. Siège, Mgr. Conroy, évêque d'Ardagh, en Irlande, est arrivé la semaine dernière à Halifax, où il a présidé dimanche, le 20, à la cérémonie du sacre de Mgr. Haunan, successeur de Mgr. Conolly, archevêque d'Halifax. Onze évêques, trois archevêques et 70 membres du clergé assistaient à cette imposante solennité.

De Halifax, l'ab-légat se rendra à Québec, le 24 de ce mois. Il n'a rien transpiré de l'objet de la mission de Mgr. Conroy ; toutefois il paraît que son séjour au Canada pourrait se prolonger au delà d'une année.

Depuis quelques semaines notre province a été particulièrement éprouvée par les feux des bois et les ravages de la tempête, qui a causé beaucoup de dommages dans les paroisses situées au nord de Montréal. D'un autre côté, nous avons eu la plus belle température que l'on pût désirer. Aussi les semences sont-elles partout terminées.

Les pèlerins canadiens-français ont été présentés à Sa Sainteté, le 12 de ce mois. Nos compatriotes irlandais n'ont pas eu ce bonheur encore. Pendant longtemps on a éprouvé les plus vives inquiétudes sur leur compte. Il y avait trois semaines qu'ils étaient partis, et l'on n'en recevait aucune nouvelle. Enfin leur vaisseau fut rencontré à 1500 milles des côtes d'Irlande, et allant sous voile, par suite d'un accident à sa machine. Il n'était pas encore arrivé à Queenstown le 24 de ce mois.

Les nouvelles arrivées de France sont très-graves. Le ministère, dont Jules Simon était le chef, a été forcé par le maréchal de MacMahon de donner sa démission. Un nouveau cabinet a été formé

par M. le duc de Broglie, et il se compose des partisans du centre droit. Les chambres ont été ajournées pour un mois, et il est sûr qu'elles seront dissoutes alors, car M. de Broglie ne saurait tenter de conduire les affaires publiques avec la majorité radicale de la chambre des députés. Il faut donc qu'il se forme une nouvelle chambre. Mais c'est là où se trouve le danger. Si le suffrage universel est encore laissé aux mains de la canaille, c'est-à-dire si les honnêtes gens restent chez eux, la majorité qui reviendra ne vaudra peut-être pas la première.

En attendant, l'excitation est intense à Paris et dans les provinces, mais l'ordre n'a pas été troublé un seul instant.

Le ton acrimonieux qui règne dans les dépêches montre combien est grande la colère des radicaux contre le président MacMahon. Le message du président ajourne les chambres à un mois dans le but de donner aux émotions le temps de se calmer. Il fait appel au patriotisme de toutes les classes de la société pour maintenir la paix publique. La lecture du décret a été suivie d'un grand tumulte à la Chambre des députés. M. Gambetta a voulu parler; mais sa voix a été couverte par les cris de: "A bas le dictateur!"

On ne peut se faire illusion sur la situation grave où se trouvent les gouvernants de la France. Débordé par le torrent radical, on se demande si le maréchal MacMahon sera l'homme de la situation et s'il saura sauver la France de l'anarchie et de la révolution qui se dressent menaçantes.

M. Fourton, le nouveau ministre de l'intérieur, a commencé l'exécution des préfets de M. Jules Simon. Plus de trente ont été destitués. M. le duc de Broglie, aujourd'hui ministre des cultes, a envoyé aux évêques une note explicative de la politique du nouveau cabinet. Son Excellence fait appel au patriotisme du clergé.

D'un autre côté, le nonce du Pape à Paris aurait informé le cardinal Simeoni que le duc de Cazes lui demande de représenter au Saint-Siège la nécessité d'empêcher les évêques de France de donner lieu à des conflits regrettables.

Certaines dépêches frappées au coin radical représentent l'Allemagne comme très alarmée du changement de ministère en France. Les nouveaux ministres seraient des ultramontains dangereux. Nous ne croyons pas le cabinet de M. de Broglie aussi bien disposé envers le St. Siège. Il est facile de voir que c'est là un engin d'élection inventé pour effrayer les populations par la menace d'une guerre avec l'Allemagne.

Il n'est pas permis d'espérer que la France revienne si vite aux sentiments chrétiens qui formaient autrefois sa plus belle couronne. Contentons-nous de lui souhaiter des ministres vraiment conser-

vateurs, qui fassent entrer dans l'ombre les perturbateurs de la paix publique ; car suivant les paroles de l'empereur déchu, il est temps que les bons soient raffermis et que les méchants tremblent.

~~*

Les catholiques de toutes les parties du monde affluent dans la Ville Eternelle, pour déposer aux pieds du Saint-Père leurs offrandes, leurs vœux et leurs protestations. La santé de Pie IX est excellente, quoi qu'en disent les journaux révolutionnaires, qui semblent croire que la Papauté doit finir avec le Pontife actuel.

Parmi les riches dons que Sa Sainteté a reçus, il en est un surtout qui lui a été très-agréable et a rempli son cœur de la plus douce consolation, non point à cause de sa valeur artistique, mais à raison de la personnalité même du donateur. C'est un magnifique calice en or massif, d'une valeur de 15,000 fr., qu'un digne prêtre de Turin a eu l'honneur de remettre hier à Sa Sainteté au nom et de la part de S. A. R. le prince Amédée, duc d'Aoste. A ce précieux don était joint une lettre pleine des plus nobles sentiments de respect et d'attachement de ce fils repentant de Savoie pour l'auguste et vénéré Chef de l'Eglise, dont il déplore les malheurs et invoque le généreux pardon et la maternelle bénédiction.

La discussion du projet de loi sur les abus du clergé se continue toujours au Sénat. Le dernier sénateur qui a parlé contre cette loi tyrannique, M. Cadorna, est aussi celui qui lui a porté le plus rude coup. Parlant du péril qu'on court à vouloir trop vaincre, il a rappelé " la révolution française, qui, pour avoir abusé de la victoire, dégénéra en tyrannie, tyrannie fatale qui a éteint les germes et l'idée même de la liberté ; cela est si vrai, qu'après des empires et des révolutions, la France en est arrivée à une République qui laisse par trop à désirer en fait de liberté."

Le ministre Mancini a pris ensuite la parole et s'est efforcé de montrer que la loi n'avait rien d'oppressif, ni de tyrannique, ni surtout de contraire à la loi des garanties, et qu'elle était absolument nécessaire en présence de l'infailibilité pontificale et des menées du parti clérical. Pour décider le Sénat à lui accorder un vote favorable, il a représenté l'Italie comme exposée aux plus grands périls si on ne fournit pas les moyens au gouvernement de requiescere au silence un parti hostile. " Si vous ne votez pas la loi, s'est écrié le ministre, on dira que vous avez eu peur de la réaction cosmopolite, on dira que vous êtes des cléricaux ou que vous obéissez aux injonctions du Vatican."

Le garde des sceaux n'a fait que répéter dans son discours les pauvres arguments qu'il avait déjà chargé les organes officieux de

développer dans leurs colonnes. C'est ainsi qu'il a prétendu prouver la pleine indépendance du Pape par le fait de la libre publication de l'Allocution, et par la liberté qui est accordée aux pèlerins du monde entier d'accourir au Vatican.

.

Quoique la guerre d'Orient soit commencée depuis plus d'un mois, nous n'avons pas à enregistrer encore de bataille décisive. Il y a eu plusieurs combats dans lesquels Russes et Turcs s'attribuent simultanément la victoire. Ce qu'il a de certain, c'est que les Russes prennent leurs dispositions et veulent se rendre maîtres de tous leurs points stratégiques avant de frapper un grand coup.

Les dernières dépêches font croire que la Turquie se sent faible en Arménie, car elle s'empresse de diriger vers cette province tous les renforts qui arrivent à Constantinople.

La Roumanie et la Serbie se sont prononcées contre la Porte, et la Grèce semble disposée à suivre leur exemple.

L'Autriche et l'Angleterre auraient, paraît-il, fait alliance, pour s'opposer aux troupes de l'autocrate, si elles avancent trop loin et menacent leurs intérêts. D'un autre côté, une dépêche récente dit que l'Angleterre et la Russie se sont entendues sur le théâtre où se bornera la lutte et sur la navigation par le canal de Suez.

Le retentissement de la guerre s'est fait sentir jusqu'en Canada, où le gouvernement impérial a ordonné d'établir de nouvelles batteries et de préparer les anciennes casernes pour recevoir les soldats. Toutefois, il est à peu près certain que ces ordres ne sont que des mesures de prudence, qui, heureusement, ne seront pas justifiées par les événements.

On a craint pendant quelque temps que la guerre ne s'étendît à toute l'Europe, et tous les signes sinistres d'un conflit général ne sont pas encore disparus. D'un jour à l'autre, des complications nouvelles peuvent surgir.

Dans les circonstances actuelles, nous ne croyons pas que l'on puisse faire des vœux pour le succès des armes de l'une ou l'autre nation belligérante. Nous ne croyons pas à la sincérité de la Russie, lorsqu'elle met en avant que son seul but est d'améliorer la condition des chrétiens en Turquie. Les exemples trop récents de la Pologne et des autres provinces catholiques de son empire nous prouvent jusqu'à l'évidence, qu'en fait de persécutions, le joug russe est aussi pesant que celui de la Porte.

Si la Russie vient à triompher, les Grecs schismatiques seuls en recevront du secours, tandis que les catholiques perdront probablement une partie des privilèges que leur ont octroyés les Turcs.

P. HUDON.